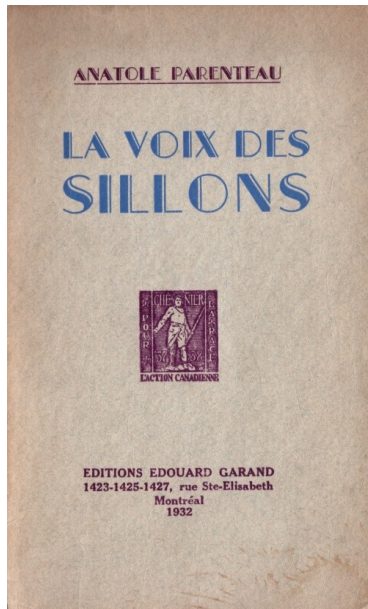


La voix des sillons

Anatole Parenteau



ÉDITIONS ÉDOUARD GARAND

Tous droits réservés, Canada, 1932



Anatole Parenteau (1910-1981)

Anatole Parenteau est né le 18 septembre 1910 à Montréal. Il a été baptisé à la paroisse Saint-Enfant-Jésus de Montréal. Son père, Bruno Parenteau, a travaillé à la papeterie Rolland de Mont-Rolland. Sa mère était Alice Lafleur. Il avait quatre sœurs Jeanne, Aline, Thérèse, Raymonde. Il a fait ses études classiques au Séminaire de Sainte-Thérèse (diplôme obtenu en 1932-33). Il a épousé Aimée Saindon le 18 juillet 1936 à la cathédrale de Montréal. Ils ont eu une fille, Hélène Parenteau. Durant sa vie active, il a travaillé principalement comme peintre en bâtiment. Il n'a jamais voyagé, ni au Mexique, ni ailleurs. Il n'a que 21 ans quand il fait publier *La Voix des sillons* en 1932. Il était fier de son œuvre et surtout de la citation de Jacques Ferron dans *L'Amélanchier*. Il a écrit un autre roman qui

n'a pas été publié : *Derrière le gros sapin*. On connaît aussi de lui une nouvelle intitulée « La victoire » parue dans *La Patrie* le 2 mai 1942 et pour laquelle il a obtenu un septième prix. Il est décédé le 19 décembre 1981 et enterré au cimetière Laval sur montée Saint-François (Lot : TC-13-01-03). (Source : Pierre Donatelli, petit-fils de l'auteur)

Ce livre est encore protégé par les droits d'auteur. La famille de l'auteur consent à ce qu'il soit reproduit et offert à la communauté Web. Nul n'a le droit d'en tirer quelque profit pécuniaire.

*Nul toit n'est plus accueillant que celui
qui nous vit grandir.*

Première partie

*« Comme le dit un vieil adage,
rien n'est plus beau que son pays. »*

Seize années avaient sonné pour lui à l'horloge des temps.

Il n'avait vu d'autres cieux que ceux de sa chaumière.

Un bâton et quelques hardes étaient sa seule fortune.

Une pluie fine perçait les brumes de novembre. Un adolescent – c'était moi – regardait avec mélancolie les flots bleus berçant le frêle esquif et l'épave tandis que la nuit raillait au-dessus des tours de Notre-Dame.

Quelques nids déserts s'équilibraient sur les chapiteaux altiers du noble sanctuaire et le bronze colossal tremblait, gémissait, pleurait, sur la cité dormant sur les os blanchis des générations de jadis.

Morphée avait frôlé de son aile ma paupière

humide et accablée. Je voyageais dans mes rêves d'or au milieu des châteaux d'Espagne que dressent le cerveau juvénile, quand une main calleuse de vieux loup de mer se posa, brusque mais amicale, sur mes délicates épaules. Me retournant d'un bond, je vis à mes côtés un gaillard à la carrure athlétique, en un mot un de ces capitaines au long cours sur la figure desquels se reflètent les stigmates des rudes voyages sous le soleil ardent des tropiques ou au milieu des régions glacées du grand Nord. Une barbe quelque peu grisonnante couvrait en partie sa rude figure, mais je fus vite remis de mon émotion lorsque je vis apparaître un air de bonhommie sur ce visage si peu habitué aux épanchements, et qu'il s'efforça de me sourire.

Peu à peu, ses lèvres se desserrèrent et, en un français qui fit palpiter mon âme patriotique, il m'adressa ces tendres paroles qui sont encore fraîches à mon esprit, tout comme un père qui parle à son fils : « Que fais-tu, lui dit-il, près de ce fleuve géant et malheureux, près de ces navires au fort tonnage et aux formes étonnantes ? N'as-tu pas quelque lieu où t'attend

un bon oreiller pour reposer ta tête alourdie ? Enfin quelqu'un pour fermer ta prunelle, je veux dire une bonne mère qui te donnera de bons conseils pour te diriger dans le sentier de la vertu ? Un père qui compte sur toi pour le soutien de sa vieillesse, pour continuer à cultiver la terre de ses pères, pour faire rejaillir un nouveau rayon de gloire sur le nom de la famille ? Ton maître qui t'attend dans l'école du rang pleurera peut-être à la vue de ton pupitre inoccupé, lui qui te considérerait sans doute comme son meilleur élève et qui formulait un brillant avenir pour toi. Le vide que tu laisseras parmi tes camarades, n'as-tu pas songé à cela ? Ton surplus d'enfant de chœur saignera dans l'Alcôve de la chapelle. La Patrie manquera de tes bras et la destinée sera ta seule étoile consolatrice qui te guidera au ciel de l'aventure vers les régions ingrates et inconnues. »

Hélas ! lui répondit la frêle créature qui était moi, je suis presque seule au monde. J'ai laissé ma mère qui prie pour moi dans une mansarde perdue loin dans la campagne, et qui veille sur mon retour au pays des ancêtres.

Mon père repose maintenant sous l'argile froide, avec laquelle le Bon Dieu le façonna, à l'ombre des saules pleureurs et d'une croix ternie par les intempéries, dans l'ancien cimetière de ma paroisse natale. J'y ai moi-même planté les premières fleurs qui forment une couronne sur sa lugubre bière.

Je suis le soutien de celle qui me mit en ce monde et c'est pourquoi je viens ce soir vous demander de m'admettre au nombre de votre équipage.

Alors, me pressant contre lui, il me répondit : « Tu es bien jeune mais je crois que tu pourras remplir la charge que je t'assignerai. » Et j'entrai dans le somptueux palais flottant réel cette fois. Il en était temps car la tempête, faisant rage, menaçait de traverser mon mince accoutrement.

Le premier pas était fait et aussi les vicissitudes allèrent de pair. Une cabine de matelots, avec deux draps en toile du pays, faisant office de matelas et de couverture, n'est certes pas aussi confortable qu'une chambre d'hôtel avec tous les artifices qui la composent ;

un simple hublot, permettant de voir les vagues se brisant contre les parois du navire, n'était pas aussi pittoresque qu'une lucarne d'*hacienda*, permettant au maître d'admirer les reflets lunaires symbolisant sur les bananiers de ses plantations.

Le brouhaha des passagers qui s'empressaient vers leurs appartements réservés démontrait assez clairement que nous étions pour lever l'ancre dès les premiers symptômes de l'aurore naissante. Dans un des salons de l'étage supérieur, un orchestre composé entièrement de noirs, la plupart la figure balafrée, jouait un *blue* rêveur, sous lequel se rythmaient les gestes diaboliques des danseurs et je me sentis mal à l'aise à la vue de ces formes disparaissant à demi sous les minces tissus des gracieuses danseuses. Je m'endormis sur cette musique enchanteresse laissant à la Providence le soin de se soucier du lendemain.

Un quart d'heure après, tout reposait sur le paquebot. Seul le bruit des chaudières avalant le charbon troublait la monotonie. Dans le port, les sirènes s'étaient tues et la sérénité du ciel rendait

le tableau divin.

L'air frais vient bientôt caresser mes joues roses et me tirer de ma torpeur. Quand j'ouvris les yeux, je constatai que nous avions déjà dépassé les lieux rendus à jamais mémorables par Madeleine de Verchères. Nous étions alors en pleine eau courante.

Ma contemplation fut de courte durée, car il fallait me mettre au travail. Muni d'un seau et d'un balai, il me fallut laver les chambres de ces messieurs, ramasser force bouts de cigarettes et de cigares, placer dans leurs orifices respectifs les souliers et les robes de ces grandes dames qui faisaient encore à cette heure tardive la grasse matinée, vivant dans l'irréalité les caresses de leurs amants, ou promulguant de nouvelles délices pour la prochaine soirée, et ce, afin de retirer dans l'après-midi un pourboire assez lucratif, quelquefois des mains mêmes de cette fortunée.

Sur le soir nous mouillâmes dans les murs de la capitale. Comme nous avions à bord notre première journée de congé, j'en profitai pour

visiter la ville. Il était environ six heures lorsque j'arrivai sur le parc qui domine Québec. Le soleil tentait de disparaître à l'horizon et au milieu des reflets pourpres et dorés, il me semble voir les anciens héros qui nous défendaient naguère. Il me semblait les voir, avec leurs costumes aux couleurs éclatantes, se battant comme des forcenés, faisant couler sur nos fastes militaires le sang des vaincus, faisant honneur à la France, notre mère-patrie, tout en payant en même temps notre dette de colonisation.

J'ai maudit l'Anse au Foulon qui servit de traître repaire aux armées anglaises, j'ai béni en même temps les plaines calmes de Lévis. Je dormis ce soir-là à l'ombre des armes de ma chère patrie le Canada, ma tête reposant sur un affût de canon, le même qui avait servi, quelque trois cents ans auparavant, aux glorieux faits d'armes, non loin de la citadelle, la face tournée vers les nuages, à la manière des preux mourant pour leur foi.

Les flots mugissants heurtaient avec force les bases du promontoire et semblaient vouloir le

refouler dans les abîmes où tant de braves marins trouvèrent la mort. Certes notre grand poète Crémazie avait bien raison de s'extasier et de chanter dans ses vers et poèmes dont nous sommes si fiers, ce noyau, ce rameau de l'arbre de France.

Lui, ce même homme illustre, lui, le roi des anecdotes et des sonnets de son temps, lui, qui dépensa les plus belles années de sa vie, sa force, son énergie, à la noble cause des siens et de son sol, qu'il avait tant aimés, oui, lui-même repose maintenant dans la gloire de l'au-delà, où les ténèbres ne sont point et où le bonheur est sans fin.

Il voit le bien que ses écrits ont semé dans le cœur de ses concitoyens, il continue de veiller dans la Patrie éternelle sur le grain de sénevé de jadis qui produisit le grand arbre national où nous cueillons de nos jours le fruit d'orgueil qui est notre jeune continent.

Au loin, dans la lande, les corbeaux déchiquetaient des restes de bétail et le vent soupirait à travers les peupliers des larges

avenues. La sombre forêt, se reflétant dans les flots noirs, évoquait, avec ses arbres dénudés, les silhouettes des spectres légendaires qui ont tant de portée sur les têtes faibles, surtout durant ce mois des disparus.

Et aussi combien de grandioses choses et de descriptions de gigantesques monuments que ma maigre prose n'ose aborder. Je laisse à ceux qui ont vu ces lieux et à ces aventuriers qui ont parcouru terres et mers le soin de revivre dans leur esprit les merveilles que ma plume inhabile n'a pu tracer sur l'original. Comment un patriote, quelque minime écrivain qu'il soit, peut-il taire les beautés et les grandeurs de son pays d'origine, ce que je m'efforce de vanter, moi, un obscur menuisier, porteur de la petite chaudière traditionnelle, et ce que je m'étonne de voir de la part de ces soi-disant grands poètes de l'envergure des Robert Choquette et des Fernand de Verneuil, se faire un coussin moelleux de leur titre tout en fumant un cigare de fabrication canadienne, en rédigeant des sujets étrangers comme « le Métropolitain Museum » ou des bouffonneries telles qu'on en voit dans le

« Samedi ». Je vous demanderais, mes chers soi-disant académiciens, de conserver votre encre et votre plume pour les pages pleines de patriotisme que renferme le terroir, comme ceux qui font tant honneur à notre littérature encore à son début, je veux mentionner ici les Groulx, les Desrochers.

La lune était rentrée dans son néant et l'astre du jour trônait sur les cimes quand je m'éveillai. Tout le jour, je songeai au gîte natal que j'avais quitté. Le remords et les deux cents milles qui me séparaient en ce moment de mon toit, à l'instar de l'affreux balancier qui règle dans le noir tartare le terme sans fin de ses occupants, me frappaient sur la conscience comme la masse du repentir.

Mais il était trop tard, je n'étais pas digne des cieux que j'avais adorés. Le tocsin de l'église trois fois vénérable tintait le coup de deux heures, juste le temps pour regagner ma tâche. Tout en me hâtant, je rencontrai, sur le parcours, mes amis de labeur, la plupart anglais de naissance. L'abondante rasade de vin et de bière qu'ils avaient absorbée les avait rendus gais et d'une humeur caractéristique aux disciples de Bacchus,

et ils caracolaient en chantant des airs de Bretagne et de Normandie. Et moi, je fredonnais, au milieu de ces clameurs, le refrain que je possédais depuis mon enfance : *Ô Canada, mon pays, mes amours.*

Oh ! Terre, terre sacrée par les gloires que tu renfermes, imbue de la poussière de mes pères, terre vénérable, toi, qui seras mon dernier gîte, toi qui me feras immortel, toi qui sécheras mes pleurs et qui anéantiras mes peines, quand aurais-je le bonheur de fouler encore une fois l’herbe de tes prés, quand aurai-je encore l’honneur de jeter dans ton sein la semence qui nourrira mon peuple et de baiser dans un dernier adieu le drapeau de ma race ? Je m’exile loin de toi, terre qui fut le berceau de mes premiers ébats, qui m’apprit à balbutier les premiers mots de notre belle langue. Que j’aimerais à demeurer près de ton cœur de mère, à sentir la chaleur de tes étés bienfaisants, et d’attendre dans la crainte l’inclémence de tes hivers, au lieu de fuir tes rives maternelles pour voler vers l’ingratitude. Je ressens en m’éloignant les serres de l’abandon, car, au-delà de tes frontières, qui me tendra la main, qui enlèvera la

pierre du chemin, qui me prêtera son bras quand je tomberai, qui me donnera le pain qui me rendra la vie ?

Encore une fois me pardonneras-tu, terre clémente, de t'avoir oubliée et d'avoir été mendier la désolation sous d'autres cieux. J'étais jeune et mon esprit s'était repu à bonne heure de chimères. J'avais cru que la fortune verserait sur moi le trop plein de sa corne d'abondance. Mais nul ne m'a souri, aucune entreprise ne m'a favorisé et les bourses sont restées closes à mes lamentations.

Si l'éternel écoute ma prière et daigne me rapatrier, me rendre à mon clocher, j'expierai dans la solitude et l'oubli de tes forêts vierges, tel un anachorète au fond de sa grotte, la dérogeance de mes premières années.

Ne quittez pas, jeunes gens vigoureux des campagnes, le lot que vous léguèrent vos bienfaiteurs, continuez à sarcler et à bêcher vos plates-bandes de pois, pour que notre grand mets tienne encore la première place dans les menus. Continuez à cueillir vos fraises de juin, continuez

aussi à casser vos pommes rouges et juteuses de septembre, et vous aurez dans cette vallée de larmes le réel bonheur, celui qui me fut ravi.

Continuez à respecter l'heure des vaches, à les reconduire à l'enclos lorsque leurs mamelles sont vides, continuez à moissonner vos champs d'épis blonds et remplissez vos greniers de l'or de ce froment. Et au déclin du jour lorsque le crépuscule étendra son voile de mélancolie sur la campagne, que les lilas embaumeront la brise d'un doux parfum, et que la fleur sera revenue dans le jardin, continuez à chanter devant notre Mère du ciel, près de la vieille croix de bois du chemin.

J'aimerais bien, chers lecteurs canadiens, vous entretenir davantage sur notre merveilleux pays, mais ayant dépassé paroisses et cantons, j'aperçois au loin les bancs de Terre-Neuve avec leurs salaisons de morues et l'immense océan m'engouffre maintenant sur ses vagues montagneuses.

Quelques voyageurs sont à boucler leurs malles en vue du prochain arrêt. Sur le pont

réservé au thé, tout un monde des serviteurs s'empresse auprès des dames vêtues de somptueuses toilettes et s'efforce de leur donner tout le confort possible, tandis que moi je lave le plancher sur le gaillard d'avant.

Vers cinq heures j'aperçus une grande dame lumineuse qui semblait marcher sur les flots. Tout de suite, je crus à un miracle et je pris le paysage pour une apparition de la Vierge. Mais le rapprochement me fit vite revenir de mon erreur, c'était la statue de la liberté qui cachait derrière la majesté de son bras les gratte-ciel de la grande cité américaine, New-York. Avant de laisser la cale, le capitaine me frappa sur l'épaule en me disant : « Attention, mon gosse, c'est une bien grande ville renfermant nombre de guet-apens et de lieux de perdition. C'est ici que les blondes et sveltes Américaines cachent sous leurs bouches charnues et rougies les secrets de leur intérieur sensuel et pervers. »

Après un très long amarrage, je me trouvais parmi les foules et de ce tapage occasionné par les légions de taxis et de véhicules de tous genres,

et l'empressement des gens vers les *subways* aurait vite fait de tourner la tête à un adolescent si peu habitué à ce genre de vie.

J'ai vu des amas de créatures sans oublier les deux sexes, j'ai vu leur ombre défiler sur l'asphalte du Time-Square qui de ses verrières rendait les trottoirs lumineux. J'ai vu Broadway avec ses mille enseignes, j'ai vu ses faubourgs avec ses vaudevilles infâmes. Je ne voulus point dormir dans un des logements de cette ville et je regagnai après ma tournée le paquebot qui m'avait amené.

Je continuai ce soir-là mes réflexions, dans ma cabine, et je retournai en pensée au pays de mes rêves.

Que de fois avec les ombres du jour fuyant, où le soir semble implorer une vaine clarté, à l'heure où tout travail s'achève et que rien ne remue dans la brousse, mon souvenir s'est envolé vers l'endroit qui me vit naître. Je revoyais les yeux de ma mère, qui semblaient me contempler, cette douce créature qui m'avait appris à balbutier les premières syllabes, celle qui avait aussi gémi à

ma venue sur ce globe de douleur. La vision de mes frères et de mes sœurs venait en même temps charmer mon imagination et me faisait revivre un peu des douceurs d'antan.

Enfin m'apparaissait l'auteur de mes jours, le premier soutien de mes pas chancelants, celui qui apportait jadis au foyer le pain qui nous fit croître.

Mais tout cela a duré, comme les roses, l'espace d'un matin et n'est plus maintenant que triste souvenance.

Deuxième partie

C'est en vain que tu adresses des prières à des oreilles qui sont fermées pour toi. Les rochers battus par les flots ne sont pas plus sourds aux cris des malheureux qui périssent. Tu vivras malheureux que tu es et tu vivras pour fournir à des douleurs toujours nouvelles. (Horace)

Après un séjour dans la baie de Delaware et de Chesapeake, laps de temps qui dura cinq jours, ayant côtoyé le cap Hatteras, l'immense vapeur pointait maintenant dans la direction des Bermudes.

Quel charme de contempler cette île isolée, surtout par un beau ciel bleu si coutumier dans ces parages, alors que vous êtes bercés par les vagues plutôt calmes de ses alentours, alors que Diane semble se promener sur les palmiers qui penchent leur tête sur les cataractes sans fond, que les bananiers ploient sous le trop lourd fardeau et que les orangers sont fleuris. Venise

n'offre certainement pas, avec ses gondoles, ses carnivals et ses lanternes, un spectacle aussi féerique. Et lorsque vous vous rapprochez et que la brise légère apporte à vos oreilles le vibrant accord des guitares et la mélodie grave des violons qui pleurent et dont les larmes semblent couler sur les pieds nus de ces indigènes, il vous semble que ce coin perdu renferme les Champs Élysées.

Les nouveaux époux savaient bien ce qu'ils faisaient quand ils choisissaient ce lieu tranquille et enchanteur pour couler leur lune de miel.

Le point de vue est magnifique et la musique charmeuse pour le rêveur. Mais pour celui qui a dansé les quadrilles du vieux Québec, qui a fatigué ses jambes dans les rigodons endiablés et qui a contemplé l'or de ses blés à la tombée du jour, il ne préfère en aucune manière l'accord de ces cordes profanes, il vénère son vieux violon fait de cotons de blé d'Inde, accroché au mur près de la croix noire. Au milieu de ce panorama ne se croit-il pas lui aussi sur le sommet de l'Olympe ?

Une petite chaumière en bois rond et une

dépendance attenante de même matériel voilà l'avoir du laboureur. Elle est située, la plupart du temps, à l'orée du bois. Un jardin où poussent les carottes et les oignons rehausse l'éclat du domaine, quelques bûches noircies par les travaux de terre neuve, voilà le royaume des dieux pour le cultivateur d'origine.

Quatre arpents de terre et cela renferme dans nos belles contrées tous les trésors que recèle le monde.

Nous avons contourné la presqu'île de Floride et cinglions vers les côtes cubaines. Cuba est la plus spacieuse des îles qui se trouvent au sud de la Floride et qui forment l'archipel des Antilles. Elle s'étend sur une superficie de quarante-trois mille deux cents mille milles carrés. C'est là que nous pouvons admirer les immenses champs consacrés à la culture du tabac et c'est de la Havane, sa capitale, que nous viennent les fins arômes et les filasses qui servent à la fabrication de ces fameux cigares de réputation universelle.

Haïti, connue dans les âges primitifs sous le nom de Saint-Domingue, nous apparaît avec ses

riches plantations de cannes à sucre qui nous semblent une forêt tant elles sont hautes. Un homme de forte taille disparaît aisément au milieu de ces longues fibres.

Bénissez Cérès ! bambins joufflus et aux joues rebondies, car c'est elle-même qui vous apporte, fraîche des plantations, la cassonade qui donne à vos gruaux un goût si délicieux.

Un coup d'œil sur les caféières de Porto-Rico et nous nous trouvons près du rivage de la Jamaïque, d'où nous provient, de sa capitale même, Kingston, un rhum très populaire en même temps qu'en très grande demande.

Après quelques jours, nous fîmes halte à Veracruz, port important du Mexique, qui est formé par la Sierra Madre. Rendu dans ce pays, j'abandonnai l'équipage pour chercher de nouvelles aventures.

Deux mois après, j'échouai, sans argent et sans aucune ressource, sur un banc, dans un parc de la ville centrale, Mexico, bâtie au quatorzième siècle sous l'ancienne grandeur des Aztèques, ces barbares qui élevaient des temples de dimensions

grandioses et des tours de hauteur phénoménale. Ces bâtisses étaient élevées en briques et le dernier étage était réservé aux offrandes. Chaque fois que l'on voulait communiquer avec l'oracle, une victime humaine était immolée par un des prêtres et le sacrifice consistait à arracher au moyen d'un silex le cœur de la sacrifiée et de le placer encore tout fumant sur un autel devant les yeux du grand Manitou.

Mais, aujourd'hui, le temps a fait son œuvre et de ces somptueux édifices il ne reste plus que des amoncellements de débris ; quelques mosquées seules essaient de dominer au-dessus de leurs sœurs et se tiennent encore debout pour attester la véracité des splendeurs ternies.

C'est sur une partie de ces ruines que s'élève aujourd'hui l'orgueilleuse et massive cathédrale de Mexico.

Sur des bases vieilles de tout près de deux cents années repose le diadème architectural qui est le saphir mosaïque, qui brille d'un plus vif éclat, ciselé dans la couronne des sanctuaires que forment les basiliques de l'Amérique du Sud.

Deux fiers clochers où les pierres, formant saillie, sont artistiquement maçonnées, prouvant par là le grand travail des génies contemporains, qui ferait chanceler la gloire du fameux architecte antique Dédale, le célèbre constructeur du labyrinthe de Crète.

Le tout ascendant est terminé par un minuscule campanile ajouré dont la toiture rappelle la forme d'un casque prussien. Un petit escalier, taillé dans la pierre brute des murs latéraux, dirige en spirale ses marches espacées et permet d'atteindre la dernière cloche que le sonneur met en branle pour annoncer le chant lugubre des glas. Une obscurité presque complète règne dans les hauteurs de cette masse de blocs solides juxtaposés. Le sacristain nonagénaire connaît seul l'ouverture de chaque issue, de chaque porte invisible et les voûtes secrètes servant de tombeaux à la hiérarchie et qui renferment les sarcophages des diacres et des serviteurs du culte. Quatre colonnes énormes appuient les extrémités de chacun de ces clochers et les deux du milieu servent d'appui à des hémicycles bizarres mariant tout de même très

bien avec le reste.

La légende veut que dans ces tours froides et inhabitées, sur les cimes desquelles le condor fait son nid, les esprits des premiers découvreurs viennent, durant les soirées monotones et brumeuses, contempler leur flotte invisible ancrée dans des ports lointains.

C'est au sein de ces effrayants acculs que le sonneur coule ses jours. Il ne voit personne, rarement le prêtre en charge même. Ses amis sont les lourds bourdons qui proviennent de la fonte des canons dont on se sert contre l'adversaire. Peut-être n'est-il pas au courant des révolutions qui oppressèrent son pays il y a quelques années. Il est comme suspendu entre terre et ciel, attendant que le destin fixe son trépas.

Il n'a ni l'inquiétude, ni les soucis de celui qui est le soutien de sa famille, ni les responsabilités de celui qui dirige le compas ou qui surveille l'oscillation de la boussole. Il n'envie pas le sort du berger qui joue sur sa musette où qui fait retentir les échos d'alentour du son plaintif de son hautbois. Les tièdes zéphyr qui flottent

paresseusement l'été au-dessus du ruisseau qui babille gentiment dans la mousse tendre ne sont pour lui qu'une timide comparaison avec le bon air qu'il respire et goûte à ces deux ou trois cents pieds d'altitude.

Son échine est maintenant terriblement courbée et ses cheveux d'un blanc duvet. Son visage a pris la couleur des murs d'un gris-blanc, semblable au caméléon qui s'assimile les reflets des lieux qu'il fréquente.

Enfin, il ne craint pas les faillites des banques, car il ne reçoit aucun salaire. Il ne se donne seulement pas la peine de descendre dans l'empire de Proserpine pour voir si l'Achéron se trouble ou essaie de remonter vers sa source, ni d'aller réciter devant les statues mythologiques des vers ou des satires racontant les glorieux exploits d'Hector et d'Achille ou l'absence du sel que l'on remarquait dans les brouets du Lacédémonien.

L'océan déchaîne-t-il ses furies, il rit dans son triste abandon, car ce pauvre solitaire a la conscience sans tache. Pardonnons-lui quelques

secondes de retard à sa montre solaire, et qu'il ait, par cela, retardé de sonner l'heure exacte du rendez-vous des fidèles à la messe. Cela ne nous fait-il pas toujours un peu plaisir, quelque bons chrétiens que nous soyons.

Maintenant qu'il a regagné sa couche, laissons-le se reposer paisiblement, donnons aux cloches le devoir de veiller sur son sommeil et continuons nos observations.

Entre les deux tours destinées aux bronzes, une effigie encavée dans le cintre central de la toiture d'avant représente vaguement la forme d'un tombeau ou d'un caveau terminé par un cippe.

D'intrépides consoles, – j'oserais même dire audacieuses, – soutiennent l'énorme corniche qui est la partie cardiaque de l'édifice. Des denticules d'une rare finesse terminent les piliers de marbre qui servent d'appui aux dites consoles. Quelques mosaïques rappelant des résurrections de saints et des bas-reliefs, œuvre certaine d'un ciseau de maître, donnent un dernier cachet au frontispice corinthien. Franchissant les portails, des festons

pourpres, mariant avec les boiseries du chœur, font ressortir le maître autel peint d'un blanc immaculé. Des lambrequins admirablement découpés jouent la dernière note à la pièce artistique. Les bancs, qui donnent un si beau coup d'œil, sont certainement faits de cèdre coupé dans les forêts mêmes du Liban et l'observateur averti remarque dans ceux-ci de gentils rinceaux sculptés sur les parois.

Les temps et les révolutions n'ont presque rien changé au coup d'œil de l'antique monument. Au contraire, il nous semble qu'ils se sont plus à le respecter, car l'on ne remarque aucune destruction ni violation dans ce noble archevêché. Quelques arbres l'ombragent de leur verdure, mais l'aspect des époques primitives n'a nullement changé. Dans le parterre, des allées cimentées bordées d'un épais gazon durant la belle saison conduisent au siège où s'arrêtèrent mes pas, le soir du vingt-quatre décembre de l'année mil neuf cents vingt-deux. J'essayai, mais en vain, de trouver asile sous quelques toits, mais j'avais plutôt l'air du Messie qui n'avait pu trouver aucune place dans les hôtelleries.

Je revins très tard à mon premier endroit et j'établis ma couche sur ce banc hospitalier qui comprenait lui au moins ma triste infortune. Le soir n'était pas froid, chose plutôt rare à l'époque des frimas. Une petite neige folâtre tombait et bientôt je disparus sous le drap naturel, celui des pauvres du Bon Dieu, dont la Providence me gratifia et m'enveloppa dans cette nuit d'amertume.

Pleure sainte Sion, gémis, attendris-toi sur le sort de ceux que tu laisses exilés sous tes nues. N'auras-tu pas pour eux l'aumône d'un lendemain favorable, leur enverras-tu la manne fortifiante sous de nouvelles formes, toi qui en as nourri les Hébreux dans le désert et qui assuras la subsistance du prophète par ton corbeau émissaire ?

Refuseras-tu quelques secours à ce cœur d'enfant ? N'a-t-il pas le droit de vivre comme le riche ? Il se contenterait bien des miettes qui s'échapperont de sa table. Il n'est qu'au matin de l'existence, pourquoi vouloir le rappeler si tôt dans ton éternité ? Il sort à peine du berceau,

pourquoi le faucher de ta faux impartiale et le murer à jamais dans le silence des tombeaux ?

C'est une fleur à peine éclose qui dresse sa corolle vers toi, attendant la douce rosée de tes bienfaits pour la faire croître et s'épanouir. C'est un rayon de miel, peut-être la sanctification des nations. Son sommeil ressemble à celui des chérubins qui forment la cour. Ne vois-tu pas ses bras tendus vers toi pour t'implorer et te prier, grande triomphatrice du perfide serpent ? Laisse-lui la vie et donne-la-lui comme étrennes à son réveil.

Mes rêves sombrèrent avec les dernières notes du beffroi vibrant aux vieilles tours du clocher noirci, sonnait l'allégresse des cœurs, tandis que l'écho le redisait sur la cité endormie et au loin sur les ondes tumultueuses. Elles me replongèrent à nouveau dans l'infinie réalité qui me permit de voir un misérable vieillard que, je suppose, les privations et l'épuisement avaient laissé choir sur l'hermine froide, non loin de ma couche.

Je n'osai le toucher de peur de le tirer de sa torpeur, car il paraissait si heureux dans cet état.

Le sourire de la tranquillité errait sur ses lèvres décolorées. Misérable déchu, pourquoi t'éveiller ? La terre ne veut pas de tes bras débiles et décrépits, l'immensité te réclame au fond de ses cavernes profondes. Les haillons qui recouvrent ta chair fragile ne seraient pas assez grands pour servir de langes au Rédempteur.

Tout en m'approchant, son regard se dévoila. Les cauchemars disparurent de cette tête qui s'était si souvent abîmée à dormir sur les seuils des portes et même quelquefois sur les dalles froides de quelques monastères, ou dans des sombres cellules d'abbaye. Son regard se fixa sur moi et il se leva à demi.

Mais ses yeux, ses yeux n'avaient plus la limpidité et la beauté de jadis. Ils étaient vitreux et renfoncés dans leurs orbites et de profonds sillons étaient creusés chaque côté de chacun. Son teint cadavérique évoquait en lui un être d'outre-tombe, prouvant par là qu'il ne s'était pas toujours rassasié à la table des délices et qu'il avait dû se contenter très souvent du pain noir des malheurs, semblable à celui que l'on sert dans les

donjons infectes.

Celui qui n'a pas encore bu jusqu'à la lie le calice de l'amertume et qui n'a pas encore gravi le sentier abrupt et rocailleux du Calvaire, qui n'a pas abattu des forêts entières pour établir son domaine, peut difficilement descendre dans l'intérieur de ces malheureux et comprendre en entier tous les sentiments tendres et magnanimes qui s'en échappent.

Figurez-vous ce quasi-centenaire couvert du linceul ingrat des neiges étrangères. Ravivez vos cœurs endurcis, brutes humaines infiniment plus basses que ce qui remue dans la fange, et si vous pouvez pleurer, lavez de vos larmes hypocrites son visage desséché ! Vous pouvez vous réjouir Crésus modernes dont le vil métal brille dans vos coffres bondés. Déshéritez le bourgeois, frappez à droite et à gauche et le sage et le mendiant, mais vos supposées gloires ne dureront qu'un bien éphémère moment, car vous serez plus tôt que vous ne le pensez les hôtes de l'impassible Pluton qui vous percera sans pitié de son fameux trident effilé dans la haine et la vengeance, et ce corps

que vous aduliez tant, que les plus magnifiques pourpres d'Orient recouvraient, ces escarboucles et ces émeraudes provenant du trésor des antiques Rajahs hindous et qui faisaient ressortir l'éclat de vos doigts parfumés et de vos ongles polis avec soin par vos pages seront demain le veau gras des bêtes immondes qui peuplent les profondeurs de la boule ronde et les vers souperont des restes de votre belle personne.

Combien j'idolâtre mon sort, moi qui n'ai que la voûte céleste pour le plafond de ma demeure et les rochers pour oreiller. Je veux être roi, je monte sur les falaises escarpées, j'entoure ma tête de courants entrelacés, et la face tournée vers les océans, je possède l'univers. Vous qui êtes de vulgaires voyageurs sur cette sphère ténébreuse, n'enviez pas de voir les fructueux limons du Nil, ni les momies des anciens Pharaons. Désirez-vous manger une olive cueillie dans les jardins mêmes de la Palestine où le Sauveur endura son agonie ou de remuer la paille de l'authentique crèche de Bethléem ?

Non, ne vous dérangez pas, restez plutôt près

de vos minuscules étangs et de vos ruisseaux où poussent les cerises, car tout le reste ne vaut vraiment pas la peine. Lisez plutôt le grand saint Augustin et vous aurez la réponse à toutes les questions et réponses de toutes choses et de toutes sortes dans ses écrits où il citait : *Vanités des vanités, tout n'est que vanités*. Gravissez de préférence les échelons de la sainteté et de l'échelle de Jacob et l'on vous couronnera vrai roi dans le formidable royaume de l'au-delà.

Après avoir contemplé le vieillard quelques minutes, je m'approchai de lui, et, voyant qu'il était très faible, j'entourai ses épaules meurtries de mon bras qui commençait à être robuste et d'une voix qui respirait la misère il me demanda : « Es-tu Canadien ? » Par l'étreinte que je fis ressentir plus forte et par mon récit, il comprit que le sang de ses aïeux circulait aussi dans mes veines.

« J'ai aussi un très lourd passé, dit-il, que je voudrais transmettre à mon peuple qui est aussi le tien, avant de laisser cette terre qui fut mon exil et le ciel daigne m'envoyer à l'ombre de mon

sépulcre un représentant de ma race.

« Recueille ce que je vais te confier et redis-le tout haut sur les tréteaux de notre pays.

« C'était un soir, après le travail des champs. Septembre avait été arraché du calendrier et octobre, comme un fantôme rachitique, ployait les branches des grands arbres veufs de leurs feuilles.

« Le crépuscule s'abaissait et noircissait les bois. Au firmament, les pâles étoiles blanchissaient dans l'azur. Les faucheurs avaient déserté leurs mulons, et les glaneurs s'attardaient encore à ramasser les restes des tiges couchées sur leurs racines. Sous un chêne noueux et vieilli, un amoureux lisait des vers à sa bien-aimée et comme j'étais d'un naturel gai dans ces temps-là, je jetai au passage une marguerite à la timide aimante qui me gratifia d'un sourire de vierge.

« Les vallons étaient paisibles et ma chaumière où brillait la bougie guidait mes pas. J'avais grand'hâte d'arriver pour donner un baiser de père à mon enfant, la seule que je possédais, et un tendre baiser d'amour à ma chère

épouse. Je brûlais le sentier bordé d'épaisses moissons et la riante mansarde doublait ses pas dans ma direction. J'allais le cœur gai et exempt de tout souci sans me douter que dans quelques minutes les larmes perleraient à ma paupière.

« Dans le jardin étaient quelques dahlias fanés représentant ce que je serais un jour. Le potager était désert et l'aquilon tempêtait dans le faîte des grands bouleaux. La porte était ouverte et le silence intérieur ressemblait au calme des beaux soirs d'été. Je me sentais heureux et goûtais la douceur de vivre au milieu de la nature lorsque mon épouse, en sanglots, m'entraîna dans la pièce où reposait le cadavre de l'âme envolée.

« Entre les deux candélabres traditionnels, sur un sofa habillé qu'encadrait la chambre tendue de noires draperies, dormait de son dodo éternel celle qui contribuait hier aux délices matrimoniales. D'épaisses boucles blondes retombaient et effleuraient gracieusement ses épaules virginales.

« Elle était si belle, avec sa peau satinée, et semblait sourire aux anges, ses petits frères. Et

par ses paupières mi-closes, l'on pouvait voir ses prunelles dirigeant leur regard vers les cieux.

« Dans un coin, le cercueil blanc, duquel on avait retiré le couvercle, attendait l'heure qu'on le chargeât de son précieux contenu. Une gerbe de fleurs artificielles recouvrait les pieds de la défunte qui dans ses mains jointes tenait Jésus en Croix. Celui-ci gardait en sentinelle la brebis qu'il avait rachetée par sa passion et Il goûtait les joies et l'agrément de ce jeune cœur pur et candide.

« La douleur me mordit comme l'aspic qui s'acharne sur sa proie. Le glaive qui me transperçait était bien aigu et j'étais seul à connaître ce qu'on me dérobaît. Sans doute, voisins et voisines ont bien pu témoigner quelque tristesse, voire même quelque sympathie, mais à quoi servent les larmes superficielles lorsqu'on ne peut pas voir les secrets de l'en-dedans. Mais on a les principes bien au large quand on n'a pas bercé sur ses genoux un rejeton, fruit de ses propres entrailles, et la sensible et touchante prose du poète qui écrivait : « Vous pour qui la

vie n'a que sourires, sans doute vous ne connaissez pas l'amertume des jours de deuil, vous ne pensez pas que de jeunes têtes comme la vôtre aient pu sentir sur leur front la perfide caresse du malheur et vous ignorez comme dans le désert des existences prématurément déflorées. » Les douces voix de l'amitié vibrent plus suaves et nous laissent tout à fait indifférents.

« Mais elle a dit adieu à la terre avant que les rêves des parents ne se réalisent. Elle ne verra plus les oiseaux frileux de l'automne gazouiller dans le bosquet voisin, la chute des feuilles ne lui sera plus perceptible et les cheveux blancs ne seront pas de ce front.

« Sous les cyprès géants qui ombragent le cimetière, non loin de la vieille église campagnarde, on a déposé ma chère Francine. J'allais presque oublier de vous dévoiler son nom. Je priai sur sa demeure dernière jusqu'à une heure tardive de la nuit et à travers l'herbe qui avait poussé démesurément entre les tombes, je me dirigeai vers mon gîte. Après quelques

minutes de marche au milieu desquelles les plus terribles réflexions avaient hanté mon esprit, je m'assis sur un talus et de là ma vue, s'étendant au loin, franchit les charmilles, où si souvent je me promenais, et s'arrêta sur ma modeste habitation. La chandelle qui combattait victorieusement la brise légère me rappelait que celle à laquelle j'avais uni ma destinée imbibait sans doute de ses pleurs la petite robe, seule souvenir de celle qu'elle avait allaitée.

« Oh mère infortunée, que tes larmes forment le fleuve qui dirigera la barque de ton enfant vers l'océan céleste !

« Pour moi, trop forte et trop amène était ma douleur. J'ai faibli à la tâche d'époux en délaissant ma compagne chérie et, comme un infâme fantôme dans la nuit, j'ai déserté le coin du feu. J'ai navigué sur toutes les mers. L'Euphrate et le Tigre me portèrent dans leurs flancs et même les côtes de l'Adriatique m'abritèrent après un naufrage désastreux. Les catacombes romaines n'eurent aucun secret pour moi, et je dormis même une nuit sous l'arc de

Triomphe, sur la tombe de Victor Hugo, sans toutefois hériter de son génie.

« J'ai vu la mémorable mosquée d'Omar érigée sur les ruines du temple du fameux Salomon, j'ai marché pieds nus dans les sables brûlants du désert, croyant que, retiré des foules, je goûterais de ce bonheur que nous cherchons tous en vain. Et dans un oasis, dans ces mêmes plaines où souffle l'accablant sirocco, j'entendis un soir la voix de mon enfant qui disait : « Père, va retrouver maman qui pleure là-bas. »

« J'ai manié des vipères et leur mortel poison se riait de mes sens agités. Aucun endroit ne pouvait devancer ou étouffer le cri de ma conscience. Enragé aussi, je me suis vautré dans la fange, j'ai bu la ciguë avec les reptiles et me suis livré à toutes les lâchetés de l'homme déchu.

« La boisson me rendit sans pitié pour mes confrères et les honteuses filles d'amour avec leurs mortelles caresses, achevant l'œuvre de destruction, firent de moi l'épave gangrenée que soutiennent aujourd'hui tes bras innocents. Ne crois pas au doux bien-être des entretiens à deux

et, surtout, évite les tôles avec leurs lanternes chinoises. Laisse plutôt cela aux aveugles passionnés, et Dieu sait s'ils sont nombreux. J'ai marché dans le chiendent des difficultés toute ma vie et aucune bouche ne s'est ouverte pour me consoler, me replacer dans le droit chemin et sur la route où j'ai parcouru mon long exil, j'ai rencontré des coteaux déserts, des landes sauvages et, dans les bosquets qui avoisinaient, aucune alouette, – car je ne parle plus des hommes qui sont, au dire d'Horace, « plus sourds que les rochers », – non aucune alouette, ni pinson ne m'a chanté les vers du poète qui disait quelque part :

La voix de l'humble oiseau qui chante sous l'ombrage,

Ne donne-t-elle pas plus de charme au bocage ?

La tempête est venue, avec le vent du Nord.

Mon aile s'est brisée en son plus bel essor,

Et le souffle glacé m'a porté sur ces rives

Où j'essaye en pleurant quelques notes plaintives.

Qu'importe de vos jours la sereine clarté,

Et vos prés verdoyants et votre azur limpide,

*Le ciel de ma patrie avait plus de beauté.
Ô ! terre de l'exil que ton sol est aride,
Que ton pain est amer pour le chantre exilé.
Je comprends, étranger, la douleur qui t'accable.
Tu te plains des rigueurs d'un sort inexorable.
Le noir oiseau de mort a-t-il chanté pour toi,
Et l'ange du trépas arrêté sous ton toit
A-t-il paré ton seuil du crêpe mortuaire ?
Dans son dernier séjour, as-tu conduit ta mère ?
Ou bien est-ce un ami qui t'a ravi son cœur ?
Est-ce un amour perdu qui cause ta douleur ?
Si la voix du pasteur ne t'est pas importune,
Pâle étranger, dis-nous quelle est ton infortune ?*

« J'espère, mon cher enfant, que le bon Dieu si clément aura pitié de mon âme et que ceci sera une leçon pour toi, encore aux prémices de l'existence. Et fais en sorte que tu n'aies rien à regretter lorsque le soir de la vie dépliera son voile sur ta tête et que la Vallée de Josaphat te soit favorable. »

Un léger sursaut, et tout fut fini. Il avait payé

sa dette à la Parque et un corps rigide pesait dans mes bras.

La rafale tombait toujours, habillant de blanc les statues et la margelle des jets d'eau. Il était environ huit heures.

Quelques personnes, témoins de la scène, eurent vite fait d'aviser un brancardier qui fit transporter en un lieu sûr le cadavre par deux de ses acolytes et je me retrouvai encore une fois seul durant cette journée préparatoire à la grande fête de Noël. Cette neige des grandes villes est bien vite souillée par le va-et-vient des nombreuses voitures et omnibus qui croisent en tous sens leurs roues avides de vitesse. Combien préférable est celle de la rustique campagne ! Elle ressemble à la robe blanche de Marie et invite inévitablement les paroissiens à la piété.

Tout le jour, j'arpentai les rues de la cité enguirlandée et décorée, ne sachant où fixer mon pied à terre. Sur mon passage, s'offraient à mon regard plein de cette convoitise à laquelle sont sujets ceux qui ne possèdent aucune chose, des bonbons appétissants, empilés dans des paniers

de fantaisie tout neufs et toute une armée de joyeux bibelots et de ces mille riens qui plaisent tant à l'âge tendre et dont mes connaissances étymologiques et mon vocabulaire seraient très embarrassés d'énumérer tous les noms.

De riches enfants, emmitouflés dans de chauds lainages et des pardessus fourrés, convoitaient ce qu'ils trouveraient dans leurs bas à leur réveil. Déjà, ils bousculaient en pensée les soldats de plomb de l'étalage et digéraient aussi les cornets de dragées qu'ils allaient recevoir.

Et la blanche neige toujours tombait.

Je rêvais au gros et large bas de laine du pays que nous accrochions de bonne heure au pied du lit fait de bois non équarri que mon père abattait de son énorme cognée exercée.

Je me rappelle encore les bienveillantes malices de l'aïeule qui bourrait de papier les extrémités des bas grossiers en même temps que gentils. Une orange, plutôt une pomme, ce qui coûtait moins cher, car on la cueillait à l'automne dans le verger d'à côté, et encore le papier à l'honneur et l'orifice se terminait avec une

jointée de toutes sortes de sucreries dures et fondantes, ce qui permettait de durer le plus long terme possible.

Et lorsque nous débouillions les précieux bas, grand'mère, qui s'était levée avec le matin, souriait sous sa binette renfrognée. Rien d'étrange qu'elle manquât toujours une maille à son tricotage, tous les Noëls, depuis que j'en avais connaissance. Mais dans cette grande superficie de boulevards et d'édifices semblables à la tour de Babel, une routine qui consiste seulement en l'échange de frivoles cadeaux et quelques arbres de Noël dans les demeures où l'aisance fait coupe rase, renouvelaient l'avènement du Messie.

Mais dans mon pays, ce pays que je traîne enchaîné dans mon cœur, là l'Enfant-Dieu naît encore chaque année dans son humble berceau. Riez de ma naïveté, peuplades saugrenues et basanées, chez nous, la tradition est encore à l'honneur et elle vivra jusqu'à l'entière conflagration, car elle est une institution en même temps qu'une tradition divine.

Vos luxueuses machines automatiques ne pourront jamais chasser de ma pensée le tableau charmant dessiné par la carriole ancestrale peinte d'un rouge vif, pour les promenades et les veillées des fêtes.

Ici, rien ne me rappelle le joyeux cliquetis des grelots, des Ste-Catherines, dans l'air sec de la nuit et qui évoquait les sérénades angéliques jouées au-dessus de l'authentique crèche. Le givre qui traçait toutes sortes de grandioses végétations luxuriantes sur les vitres des maisons et qui les faisaient ressembler à des plaques d'argent sculptées, alors qu'au dedans rôtiissait dans un chaudron ventru, posé sur les braises écarlates de l'âtre, la dinde coutumière. Les beignes et les croquignoles s'entassaient sur la table avec les cretons et les boudins, tandis que grand-papa fumait son éternelle pipe en se chauffant les pieds sous le poêle à fourneaux.

À onze heures, mon père, que je regrette tant, attelait la grise, un peu grincheuse à cause du poids des années, à la traîne à bâtons, et elle s'envolait légère à travers champs.

Et rendus dans le lieu saint, nous contemplions Jésus qui reposait non loin de l'autel, entre Marie et Joseph, et je remarquais à chaque an que lorsque les chantres entonnaient à pleine voix le « Minuit Chrétiens », des têtes blanches ou des crânes nus laissaient tomber une larme fugitive sur leurs paletots d'étoffe.

Quelques heures après que la foule restreinte eût franchi les étroits portails de l'église paroissiale, le petit bourg ronflait au milieu des collines ombrageuses. Tout un monde de petites chaumières lui donnait l'aspect de l'univers en miniature. Elles étaient enfouies dans la neige, comme ployant sous le fardeau de la toiture chargée de blanc duvet, et l'ombre qu'elles dessinaient leur donnait un cachet de dignité. On voyait quelques lumières çà et là où l'aïeule avait oublié de souffler la bougie et de très rares passants s'empressaient de regagner leur abri. Seules les demeures où la misère ne s'était pas arrêtée achevaient de dépouiller les somptueux arbres de Noël.

L'on n'apercevait, au loin dans la nudité

nocturne, que le clocher du temple vermoulu qui émergeait fièrement au-dessus des montagnes environnantes et l'on n'entendait plus que le cor du pâtre qui perçait l'espace dans la solitude des plaines. Quand, à l'aurore, nous sortions de notre assoupissement et que le soleil dorait les cimes cristallines des montagnes, nombre de villageois, fatigués des plaisirs et des extravagances de la veille, faisaient la grasse matinée et reposaient entre leurs draps blancs, au sein des rêves les plus doux, tandis que d'autres, moins sobres, achevaient de cuver le trop plein de vin absorbé, étendus tout habillés, sur un divan quelconque.

Le hameau festoyait pendant toute la semaine qui suivait jusqu'au lendemain de la nouvelle année, alors que la contrée retombait dans son calme habituel.

La jeunesse frivole ne se souciait aucunement de l'ancien an qui venait de tomber dans le domaine de l'oubli. Des nouveaux époux se réjouissaient à l'idée d'une génération prochaine qui donnerait de nouveaux bras à la terre familiale et qui égayerait les lugubres et

monotones soirées hivernales. Mais l'âme des choses rappelait à l'octogénaire qui courbait le front sous le pesant fardeau des jours que la Providence avait déchiré peut-être pour la dernière fois une autre page au livre de sa vie et que la neige qu'il foulait aujourd'hui pourrait bien être dans un avenir rapproché le froid linceul de l'argile qui couvrirait ses restes funéraires. Un simple mémorial en forme de croix raviverait dans le cœur des siens et de ceux qui l'ont connu et aimé un souvenir bien éphémère.

Mais j'ai quitté ta modeste cheminée, bonhomme Noël de mes climats glacés. Avant que mon bien-aimé père laisse cette terre pour s'envoler vers l'Olympe divin, j'avais un bas superflu que je tendais béant dans l'orifice de l'âtre, mais à quelques pas de cette année nouvelle, je n'en ai même plus pour recouvrir mes pieds endoloris, et le cuir raidi de mes sandales fait se geler la peau mince de mes doigts des pieds.

Une autre fois, couché à la belle étoile sans pouvoir trouver le secret du bouton des ampoules

brillantes formant le cortège de la lune,
l'immensité fut mon gîte téméraire.

Nulle bûche de Noël n'a fumé dans le foyer,
nul cadeau n'est apparu pour soulager ma misère.
Cette nuit-là, comme la plupart des miséreux, je
me contentai du souvenir comme réveillon, et de
l'espérance comme étrennes.

Et la blanche neige toujours tombait.

Troisième partie

« Trois ans après »

Femmes, restez ainsi à quelque distance, tandis que je laverai seul mes épaules couvertes de sel, et que je me froterai d'huile, car il y a longtemps que mon corps n'a reçu ces soins. Mais je ne me laverai certainement pas en votre présence, car je rougis de me montrer nu devant des jeunes filles aux belles boucles.

(Homère, O.)

Il y avait, ce soir du vingt-quatre juillet mil neuf cent-vingt-cinq, grande animation dans les ranchos frères des limites de la grande cité des Incas.

Les haciendas même les plus éloignés étaient déserts. Quelques rares serviteurs rangeaient avec une hâte fiévreuse des sacs remplis de pesos sonores, dans des coffrets secrets, non sans avoir, à l'avance, promené l'œil dans les pièces et les dépendances, pour s'assurer que personne n'épiait, et moi je pelais les patates pour le repas du lendemain.

Comme le dernier tubercule venait de choir dans le récipient bosselé par l'usage, j'entendis la voix de Padros, l'écuyer, qui m'interpellait dans le langage du pays, jargon auquel je commençais à me familiariser.

– Hé, Tinoiros, ne sais-tu pas que c'est en ce soir qu'a lieu la fiesta, la plus belle des fêtes annuelles. Viens, je t'en prie, rejoindre les joyeux compères et te rincer la dalle.

Vous trouverez peut-être un peu barbare, chers lecteurs, le nom qu'il m'avait donné, mais ces gens au large chapeau et au teint basané sont si gentils, mais seulement dans l'art de donner des sobriquets.

Je ne savais réellement de quoi tout ce brouhaha était cause.

Puisque c'est un jour de bonheur, lui répondis-je, cueillons la fleur du chemin avant qu'elle ne s'étiole et que demain nous ravisse les joies du plaisir qui se présente. Buvons et mangeons à en faire blasphémer notre joli ventre.

Le temps d'endosser un costume de

circonstance et de seller nos montures fut, pour nous, habitués à la promptitude, l'affaire de quelque dix minutes.

Napoléon, monté sur sa jument blanche, aurait certainement envié la prestance que j'offrais en croupe. Bien qu'une chose ternissait quelque peu ma splendeur de cavalier parfait, c'était mon cher copain de Padros qui était de ressemblance unique à ces affreux nains dont se servaient autrefois les rois pour égayer leurs soirées. Et sans remarquer les pattes de l'avant, on aurait pris la rosse qu'il montait pour sa sœur.

Un pantalon de velours noir, étroit, terminé à la base par un élargi rouge, ainsi qu'un veston de même nuance qui gênait un peu mes mouvements faisaient ressortir ma taille athlétique et élancée.

Avec mes six pieds de stature, une chevelure d'ébène aussi bouclée qu'un mouton et la lèvre supérieure ornée d'une superbe moustache, j'étais la vraie réalisation charnelle d'un prince charmant issu des contes de fées.

Tout à coup, des bruits de voix vinrent frapper mon tympan. Je lançai un regard à Padros en lui

disant :

– Nous devons être proches.

– Oui, répliqua-t-il, nous y sommes presque rendus et je crois sentir d’ici les parfums endormants des troublantes senioritas.

Drôle de type que ce Padros. Célibataire encore à sa quarante-cinquième année, il avait un flair de chien pour toute viande féminine et il me contait que dans son bel âge il avait été le héros de plus d’une romance.

Notre conversation se trouva interrompue au carrefour de la route, à la vue des joyeux et immenses serpentins qui flottaient, soulevés par la tiède brise, et aussi par l’éclat des lanternes aux milles couleurs.

La fiesta avait dressé ses larges tentes et ses bazars dans un énorme ravin que protégeaient comme des sentinelles deux robustes collines. Des bandes d’intrépides cavaliers s’échappaient des montagnes environnantes, tandis que d’autres disparaissaient à demi dans le tourbillon de poussière occasionné par les sabots de la

caravane.

Des pièces pyrotechniques savamment lancées se reflétaient sur les célestes voûtes et dans les eaux fugitives que chassait le reflux, et au fond des clairières par-delà les monts se répercutaient, sataniques, les détonations fantastiques.

Chaque petite tente avait ses enchantements et ses spécialités, et dans l'une d'elles une salle obscure était construite et là un petit nombre de drôles se payaient la tête des imbéciles en se livrant à des fantasmagories lucratives. Pour couronner le verdict, l'on vous servait, en catimini, un minuscule gobelet de cognac retiré d'un tonneau où la mousse sédentaire adhérait depuis plus d'un siècle et demi.

Sous les ramées verdâtres, les brides dormaient le long des troncs séculaires. Sur une roche plate, non loin, une grenouille attendait encore l'amant du vieux refrain, et les fourmis faisaient la ronde autour d'un brin de paille. Une feuille laissait, de temps à autre, la branche mère pour disparaître, humiliée, au milieu de ses cadettes rougies. Un tango mystérieux promenait

dans l'espace les mi mélodieux qui quittaient à regret les cordes instrumentales. Ce charme harmonieux, cette épopée suave de notes fragiles évoquaient les gémissements profonds d'un célèbre musicien, inhumé dans la triste renommée, qui sanglotait des sérénades d'outre-tombe à travers les tuyaux d'un orgue où son esprit aurait pris place à la console, dans les salles basses et glaciales d'un château-fort érigé par les sueurs des ères effondrées, où l'air froid perpétuel régnait à l'intérieur de ses gonds rouillés et dont les combinaisons secrètes auraient été livrées aux flammes dévorantes et destructives.

Dans l'écart des broussailles, les vers à soie, mesdemoiselles, filaient le cocon qui donne tant de grâce et de sublimité à vos fins jarrets qui troublent la tête des hommes et les obligent à marcher sur les mains, à rebâtir Jérusalem pour oser jeter un simple regard sur vos jolies jambes cachées sous vos jolis bas.

Oh ! homme, me diras-tu le secret de ces pieds mignons qui valent toute ta carcasse et qui te

font, dans l'impossibilité, ressusciter la mer Morte, exhumer le corps de Cléopâtre dont le nez aurait pu enfanter sans grossesse le roi sage, et retirer de son tombeau la riche impératrice de Saba, pour les beaux yeux de laquelle saint Antoine faillit quitter la grotte du désert et aussi pour laquelle il se levait, dans ses nuits d'agitation, pour se mordre profondément les chairs, comme pour chasser loin de son être la passion et la volupté de sa faible nature ?

Les bons livres commémorent tes victoires et tes renoncements à cette enchanteresse, mais, illustre saint, que la poussière de tes os, lesquels Dieu te donna vierges, ne s'envole pas sur le vent de l'injure et qu'elle ne vienne pas sous mon toit de chaume m'aveugler d'un mépris sanctifié, et permets-moi, en ce vingtième siècle, de douter d'un tout petit contraire.

M'étant aperçu que mon ami Padros m'avait faussé compagnie, je pénétrai plus avant dans le dédale de branches et de rameaux et là, devant moi, Oh ! Seigneur, délivre-moi de ce cauchemar qui me hante et me décime, porte loin de moi

cette pépite d'or qui trille dans la nuit, ce miracle, ce chef-d'œuvre de la création. Non, je regrette, ne retire pas cette douce image, cette réminiscence de jadis. Laisse-moi évoquer, laisse-moi cueillir encore une orchidée à cette tige de volupté ensevelie.

Oui, je vous le répète, m'est apparu le plus beau joyau de l'amour.

Des souliers mignons faits d'écailles assemblées, prises sur la queue des sirènes, foulaiient le sol qui en fut leur origine et cachaient comme en un tabernacle jaloux des jambes succombantes, infiniment plus divines que celles d'Aphrodite et qui soutenaient des hanches de grâces à Vénus pareilles, et des contours endormants servaient de verrous à ce cénacle, à cette montagne de béatitudes que nul encore n'avait, je crois, ouverte ou escaladée.

Ces épaules que le joug n'avait pas encore flétries et que les longues veilles et les liaisons amoureuses n'avait pas rendues comme un dôme inspiraient le respect et reflétaient la santé qui n'est propre qu'aux femmes restées telles

qu'engendrées.

Des millions de cheveux dorés roucoulaient le long de cette taille élancée, et ressemblaient à des blés mûrs et penchants, plantés dans les jardins de l'Éden, et cachaient, semblables à une mousse bienfaisante, des oreilles pâles et bien curées, réservées aux entretiens et aux discours des dieux. Des prunelles plus profondes que les repaires cachés du terrible et redoutable Neptune surpassaient en éclat les puissants et formidables rayons de l'astre-roi.

L'arme de l'Éternel a voulu donner plus de charme à ce visage, à cette reproduction de déesse, en déchirant en deux parties semblable à une saillie le lieu qu'on appelle la bouche.

Ces lèvres, plus rouges que les fers écarlates chauffés dans les antiques et ténébreuses forges des Cyclopes, laissaient couler des flots d'amertume et des torrents d'iniquités.

J'aurais passé ma vie à la contempler et je serais mort avec l'auréole de la sainteté, équilibrée au-dessus de mon front vénérable et ridé, si ce n'eût été de la bave véhémence et

injectée de venin d'un repoussant crapaud qui, en la faisant reculer d'horreur et de visible effroi, fit choir dans mes bras encore inhabiles cette corbeille de roses vermeilles, cette modulation de formes sept fois plus séduisantes que tout le cortège d'aimantes du fameux mais domptable Jupiter, que des millions d'années retiennent captif au fond des antres visqueux et pestilentiels du néant qui se moque.

Un épiderme doux comme le nectar qui fondait autrefois, sur l'éclat des chars romains, dans la bouche des héros, fit s'allumer dans les oreillettes secrètes de mon cœur les brasiers de l'Etna sensuel et se détendre, utopique, de l'Acropole au Parthénon, l'arc fragile et souple de l'immodeste Cupidon.

Je la pressai si fort à ce contact sacré, qu'il semblait que nos chairs n'en voulaient faire qu'une et je vis, à travers ses yeux qu'aucun regard indiscret n'avait encore frustrés, les vastes champs de lis blancs de l'innocence où l'ivraie n'avait pas encore été semé. Combien j'eus désiré être seul au monde pour que personne à part moi

n'eût pu s'emparer, se faire sien cette immensité digne des draps d'un génie.

Ceci ne dura que quelques minutes, mais combien douces.

Ne vous est-il pas arrivé, dans votre existence, quelque amère qu'elle fût, que lorsque, délaissé des mortels, vous avez fui vers les régions incultes, vers les ténèbres des couchants craintifs, alors que, les nappes célestes laissaient déverser le trop-plein de leurs étoiles dans l'azur limpide, près des marais fangeux par-delà des collines, à des mille milles éloigné des plus proches carrefours, où l'ours amaigri craint d'établir son gîte, vous vous êtes arrêté, nonchalant, pour peser les secrets et les déboires de la vie, pour rire des appels de la mort et pour éclaircir les mystères enfouis dans la froideur des bières et des sépulcres ?

Lorsqu'un bras plus blanc que la farine broyée sous les meules antiques caresse votre front pensif, vous vous étonnez qu'un être humain puisse être si près de vous.

Misérable, as-tu oublié que même éloigné de

tout être humain, un cadavre repose sous tes pieds ? C'est peut-être une femelle qui allaitera ta cinquième génération. « Car, comme dit l'Évangile, quelque part du néant et des profondeurs naîtra la vie. »

Quand fut fini la monotone théorie des présentations, j'avais enfin trouvé, loin de mes Levants, loin de mon père disparu et confondu avec les sables et les glaises, loin de ma mère priante, un cœur, chaud de consolation, qui me reconforterait au temps où les glaces de la tristesse et de l'abandon auront durci l'étang de tous mes maux.

Les goussets bourrés d'écus, je voulus qu'elle connût tous les secrets de ce bazar, qu'elle gagnât tous les billets de loterie, et lui servir de cible au lancement des balles à la manière de celles que l'on envoie sur les comiques, dans les cirques, pour percevoir un ou deux cigares, selon la précision de votre avant-bras et l'élasticité de votre biceps. J'aurais sacrifié mon corps au ciseau de la Parque et je serais allé rejoindre Télémaque et son père Ulysse dans les nuées,

pour sauver son petit doigt, où une bague ornée de bijoux d'une grandeur à nulle autre pareille était retenue captive.

Combien vous, êtres jeunes et naïfs, sont vos divertissements, et je vois avec la plus grande clarté et la plus profonde intuition que l'herbe tendre de vos vingt ans n'a pas encore été arrosée, imprégnée de la pluie bienfaisante, surnaturelle, réconfortante et divine de l'amour.

Là-dessus, elle prit mon bras, sans cette fois reconnaître par l'intuition des amantes l'émoi qui agitait mon être et que le peu de virilité parvenait à soustraire.

Sans un mot, nous arrivâmes aux confins de la colline servant d'ombrage à la fiesta.

Sur un talus chauve que le mil ingrat n'avait pas recouvert, près de moi elle s'est assise, oui, près de moi, tout près, aussi près que l'aimé qui vous lit ce roman, mademoiselle, non, plus près encore, plus près que l'écorce au bois brut, plus près que l'enfant qui pend à la mamelle de sa mère, plus près que le vêtement des grâces à leur chair, je veux dire près comme je l'étais.

Alors sa bouche s'ouvrit comme un orgue qui tombe en ruine, semblable à la barbe des âges que l'on aurait rasée, et les tuyaux m'apparurent au milieu des débris. Et dans un dernier effort, sans se soucier des plaies béantes et de la mort qui les enlisaient, avant même que de paraître devant l'Éternel, ils accouchèrent, comme en un dernier don, d'une lyre infiniment plus suave que celle d'Orphée qui maîtrisait la gent animale et qui réchauffait dans les froides nuits automnales le cœur de sa vertueuse épouse Eurydice. Elle me sanglota dans un souffle, elle me soupira dans une extase qui surpassait celle de Madeleine la chaste, après sa conversion, elle me pleura le récit que voilà.

« Beau jeune homme, me dit-elle, t'advient-il qu'un jour, au soir des semailles, dans ton pays où la langue rejette des fleurs, presque à la tombée du jour, à l'heure où le chien court le loup pour ramener la nuit, au temps où les champs nus et honteux imploreraient leur manteau de blés et de maïs que les moissonneurs leur avaient volé et caché dans leurs greniers, près du dernier mulon qu'une clôture de perches sépare

du terrain rocailleux réservé à la pâture des vaches, de t'être endormi du sommeil de Booz sans même remarquer Cérès sortant de l'amas des tiges séchées et accumulées, vêtue d'un voile d'albâtre plus blanc que l'écume des vagues dont Vénus tira son origine ?

« Je la vois prendre ta main, quand les songes t'ont chassé loin de la terre, je la vois près de toi quand elle te promène sur les nuages dans sa roulotte tirée par deux branches d'ivraie. Elle te presse sur son cœur pour te verser sans incision l'amour dont ses robustes seins sont pleins, elle te promène, d'âge en âge, franchissant avec toi les somptueux palais où, l'amour fangeux est couché dans des soies d'Orient, parmi les roses qu'un sang malhonnête tacha, jusqu'au fond de la chaumière ténébreuse que l'amour sacré sanctifia. »

Appuyant sa blonde tête sur ma joue frémissante, elle pleura encore doucement, tout doucement, comme une ombre que le soleil chasse d'un mur.

Et elle continua :

« L'amour est bien malin. Avec la reine des produits terrestres, il continuera sa marche, te montrera les attaques amoureuses de la femme de Putiphar contre le chaste Joseph, les orgies de la sage Grèce, au temps des conquêtes persanes, s'arrêtera même au Sauveur, s'attaquera aussi au grand Napoléon, pour se continuer avec plus de violence de nos jours.

« Mais moi, qui n'ai aucune suite, pas même un petit éléphant qui formait la suite des reines d'Orient, je veux te donner ma modeste *hacienda* planté d'un parterre où fleurissent au printemps trois roses : l'innocence, l'espérance et celle de l'amour. »

Sur ses joues que le fard rendait vermeilles, trois perles argentées avaient fait un sillon, et comme ses yeux, d'une force inconnue et troublante, faisaient se fermer les miens, je sentis les premières délices et les premières douceurs d'une bouche amoureuse.

Je l'ai reconduite chez elle, à sa villa bâtie au milieu d'un champ de roses et de lilas, après avoir déposé sur ses lèvres bien jointes un baiser

plus pur que les muguets de ses jardins.

La nuit était si belle que je regrettai presque de l'avoir laissée partir et de ne point l'avoir encore à mes côtés.

Combien de fois, dans mon extase, j'aurais baisé sa gorge nue et ses mains, chargées de perles et de diamants, qu'encore nul labreur n'avait flétries. Quand je franchis le seuil où sommeillait mon gîte, les régions stellaires étaient désertes et la lune souriait ironiquement sur les vestiges de mon amour interrompu.

La dame ténébreuse, méditative des songes, vint bientôt déposer près de moi, entre mes deux draps blancs, le fantôme du souvenir. Le sommeil, comme un père, me prit bien vite dans ses bras et je vis Marietta, mon nouvel et premier amour.

Vêtue d'une écharpe blanche aux perles plus fines et plus nombreuses que les sables de Lybie, le tout finissait par des dentelles admirables de Siam qui retenaient les accentuations de sa poitrine.

Les fameuses pyramides de Khephren et de Chéops n'ont rien qui vaille parallèlement à ce buste vierge que la progéniture desséchera.

Elle tenait dans ses bras marbrés une corbeille faite de joncs cassés dans les ténèbres de la jungle où pullule la faune. Oui, elle tenait dans ses bras, sous le mystère de son sein gauche, une corbeille de fleurs fraîchement écloses. Beaucoup d'hommes étaient rassemblés autour de moi et toujours, d'un geste précis, la manne se vidait, mais la dernière, la plus belle des roses qu'un matin exceptionnel avait dû faire éclore est venue tomber sur mon cœur tandis que la douce apparition, en se penchant pour caresser mes lèvres, fit entrer dans mes chairs une épine que la rose renfermait.

Là-dessus je m'éveillai la tête fort lourde. Le martyr de l'épine n'était autre qu'une épingle mal ajustée qui avait pénétré un peu avant dans mon épiderme thoracique et qui retenait toute une série de médailles et de croyances.

Trois aurores ont couru leur course folle dans l'éther, avant que je revisse ce doux fruit d'un

arbre unique en son espèce, et l'aube qui blanchissait l'azur de ce nouveau jour, accumulé sur ses frères, était celle d'un matin dominical.

La lame fine et tranchante du rasoir s'est frayé un chemin orgueilleux dans le duvet de mon cou et de mes joues. Un habit qui avait appartenu à mon père recouvrait la nudité de mon corps. Une eau, coulant sur les cailloux, sur les sables et au milieu des troncs renversés dans les montagnes, avait rendu à mes membres huileux, suite des fièvres du sommeil, leur fraîcheur rose qui les caractérisait au moment où ma mère, d'une couche pénible et laborieuse, fixa à un de plus le nombre des habitants de la boule ronde.

De jacinthes et de pervenches artistiquement tressées et coordonnées entre elles, je fis une gerbe de fleurs qu'auraient enviée les dieux. Roses et mugets à l'arrière, œillets et pensées gondolant les côtés et au sommet un fragment de lys taillé en cœur terminait le fragile édifice de cet amoncellement de fleurs.

J'ai volé, tel un oiseau, à travers champs, et suis arrivé au dixième coup que tintait, dans

l'ombre d'un coin, un coucou perché sur une horloge quinzième siècle.

Elle était assise dans une chaise berçante dont le bois n'avait pas été déshabillé de sa robe d'écorce. Elle lisait un livre qui la faisait frissonner de temps à autre. Sur la pointe des pieds, j'escaladai les quelques marches qui conduisaient à la galerie peinte à neuf et d'une couleur recherchée.

Toujours attentivement, elle lisait. Un sursaut agitait de moment en moment le monotone va-et-vient de la cage thoracique, sursaut occasionné par la rentrée et la sortie de l'air qui se plaisait à en parcourir furtivement les conduits, à la manière des eaux courant dans les tuyaux des réservoirs, pour rejeter à l'extérieur l'air vicié et les bacilles impurs et chargés de microbes nuisibles aux travaux de l'organisme.

Et toujours elle lisait, avec ce même calme que procure la solitude que vous-même avez dû déjà sentir quand vous vous êtes trouvé seul dans votre appartement, que vous vous laissiez aller aux songes et que votre cœur se plaisait dans la

musique de l'isolement, car la solitude est une musique dont les notes sont si lointaines qu'aucun tympan ne peut les capter ; seul le cœur en entend les délicieuses notes plaintives et éloignées.

Les bois du plancher reculaient lentement derrière mes talons.

Et toujours elle lisait.

Pour la première fois, je suis timide, je n'ose l'interpeller. Elle était si belle dans sa moue séductrice ! Mais tout à coup, en me penchant sur le livre béant qui s'offrait à ma vue, je pus lire la phrase que voici :

« Et l'amant, après l'avoir entourée de ses bras aux muscles de forgeron, la pressait près de lui comme les cercles qui composent l'équilibre d'un baril, en promenant sur ses bras sans manches, ses mains nerveuses, et il laissa errer ses lèvres humides sur le cou d'opale de la vierge pour un jour, oui, sur cette chair plus belle que le col des cygnes qui nagent dans les étangs et les réserves aquatiques des seigneuries. »

Comme tous ceux qui en sont à leur premier travail, je suivis le canevas qui était synthétisé dans la sentence que je venais de lire et je la baisai longtemps, longtemps, sur sa gorge d'albâtre et elle frémit doucement à l'étreinte.

Lorsqu'elle se retourna, ses yeux étaient bouleversés, mais je n'en comprenais pas encore la cause, tant ma naïveté était immense, semblable à des rivages sablonneux où aucune plante ne germe et qu'aucun limon ne saurait fertiliser. Sa peau était de marbre sans toutefois en avoir la froideur, car, en approchant ma bouche de ses joues, mes lèvres se sentirent brûlées d'une bienfaisante et sainte flamme qui alla jusqu'à mon cœur et réveilla les tisons qui sommeillaient sous les cendres, dans la noirceur des forges amoureuses.

Cent fois mes caresses enivrantes ont folâtré sur ses épaules nues, cent fois, je l'ai vue frémir et s'abandonner sous la chaleur de mes lèvres. Me trouvant un peu hasardeux, elle me repoussait gentiment ou se dégageait de l'étreinte dans une feinte élégante et exercée. Je ne sais quel diable

me poussait, mais le lieu enchanteur, cette femme exquise, les yeux clos, les traits contractés, je buvais ces coupes d'ambrosie retirées des bassins que soutenait la table de ce festin impur, tels des cannibales buvant, à la lueur d'un feu de bivouac, le sang de leur victime dans des crânes desséchés, mais rougissant encore sous l'injure et regrettant aussi qu'on les ait sortis de leur antre profond pour les asseoir une fois de plus aux agapes du mortel.

« Plusieurs soleils, me dit-elle, verront notre amour. Il sera fort et inséparable, il sera réfractaire à celui des divinités. » Apollon nous bénissait et étonnait les anciens en prédisant un grand amour, le seul vrai que le céleste Père enverrait. « Digne fils de ton bienheureux père, me répéta-t-elle, c'est de nous que voulait parler ce rejeton de Jupiter. Les poètes, en des vers plus solides que le granit, nous chanteront sur leur lyre, dans les ténèbres et dans la grande clarté. On cisèlera nos effigies sur les marbres, et le bronze coulera dans des moules immenses, dorant nos noms dans la postérité.

« Des caravanes marcheront des déserts entiers avant de laisser cette terre pour venir, près de nos caveaux, consulter, en imagination, la poussière de nos augustes corps, car les vers qui les rongeaient jadis auront depuis bien des lunes retourné à leur primitive métamorphose.

« Mais en vain marcheront-ils. En vain, imploreront-ils l'au-delà de prolonger leur vieillesse, jamais, car la réponse sera cet affreux jamais, ce jamais qui plane dans les enfers, ce jamais qui réchauffe la poix des éternelles souffrances. Non jamais, leurs chameaux mourront en vue des oasis lointaines, et lorsque le soleil aura soufflé son immense bougie, lorsque, rendu à leur dernier morceau de pain, ils regretteront les épis que le fer n'aura pas abattues, ils creuseront dans leur impuissante rage, au milieu de la fournaise des sables, leur propre tombeau, et ensuite, la nuit viendra, nuit de malédiction, nuit qui leur montrera que la tombe ne se partage pas à deux et qui prouve par là, qu'étant seul dans la mort, l'on doit l'être également dans la vie. En vain aussi étendront-ils une main desséchée qui brillera sans être aperçue.

En vain tenteront-ils de saisir l'outre qui éteindrait les feux brûlants de leur poitrine. Elle se sera vidée sous la morsure de celui qui tenta notre première mère, celle qui, par la suite, devait enfanter toute la terre, et nul ne verra leurs membres se raidir dans les ténèbres et leur dernier souffle volant vers celui qui fait pleurer les nuages, et qui les ressuscitera d'entre les morts.

« Et le vent du désert couvrira vos restes de son linceul brun, cachant vos membres que les oiseaux voraces s'arracheraient, tandis que ce même vent de furie tracera en épitaphe sur votre dernière demeure :

« Repose ici, qui en vain cherche le bonheur. »

Avec les compliments et les flatteries, les dernières denrées disparurent avec l'heure où Jésus s'immole sur les autels. Je la regardais vaquer au soin du ménage comme un enfant en extase devant une apparition. Assis, plein de qui-vive, sur un banc fait d'une bûche plantée de quatre pattes grossières, ayant à mes pieds un pot de fleurs fanées et une écuelle en terre cuite que

le minet saoul avait fait choir sur le côté.

Une mousseline légère a recouvert sublimement ses grâces et nous sommes partis, le pied léger, l'oreille attentive, à travers la fleur de menthe et la bruyère qui se fanait et dépérissait dans l'oubli et l'anéantissement de la campagne.

Un petit vent froid qui ne soulevait pas que les fugitives feuilles me donnait un aimable frisson dont j'adorais le renouveau. Les derniers morceaux rougis de la robe érablière ressemblaient, avec leurs condisciples, à une flotte de goélands privée de ses voiles et munie de mâts à demi brisés et déchiquetés. Le craquement des bois secs, tombés depuis de longs jours, paraissait plus infernal à cette époque qu'en d'autre saison.

Quelques pruniers sauvages, entièrement desséchés, laissaient tomber sous le sépulcral souffle de la brise quelques fruits ingrats que la sève avait daigné mûrir, et un écureuil, intelligent et narquois, nous glissait gentiment dans les jambes avant d'avoir eu le temps de l'apercevoir. Et les foins fanés et jaunis annonçaient la lugubre

conflagration des gerbes et de toutes les plantes, et leur âcre senteur se perdait dans l'âme des guérets, dans l'âme de la terre fraîchement blessée.

Et toujours le rocailleux et tortueux sentier se foulait sous la pression de nos pas inutiles et mortels, et la voie des bois, s'élargissant peu à peu, nous laissa dans une clairière où des troncs calcinés qui résistaient encore à la tourmente ressemblaient à des tombeaux et ruines, saccadés par de séculaires et hypocrites pluies et des neiges sibériennes. Une cabane où les volets et les portes depuis longtemps manquaient s'opposa en un obstacle impressionnant à notre passage.

Les planches sont noircies, les poutres sont tordues. Je ne suis pas, en ce moment, le plus brave des hommes. Sept rossignols pleurent, dans la fougère tapée, un de leurs frères blessé par un chasseur.

Le soir avait revêtu son sombre et gris manteau des soirs d'automne, pendant que l'astre nocturne étirait son cercle par-dessus les hauts monts.

L'humanité se couche devant ce calme effrayant. Les Parques planent dans les airs, mais leurs faux ne déciment pas les moissons humaines. Et dans les demeures urbaines, le cadran répercutait dans des appartements encombrés la vibration de la sixième alarme des heures, au moment où le minuscule escalier, composé de deux planches en bois non poli, reposant sur la ronge de l'argile et ployant sous ce fardeau qui lui était inconnu depuis de si longs couchants, se plaignait en son langage sous la pression que lui faisait subir notre poids.

J'avais toujours considéré les mansardes inhabitées et les lieux que fréquentait rarement l'homme comme étant chose égale au temple de l'Être-Suprême et que les esprits en faisaient leurs salles de débats. Aussi, avec quelle attention je laissai derrière moi le seuil de la porte.

Et toujours je tenais par la main celle que j'aimais.

Un rustique foyer baillait, dans l'oubli, son abandon, faute de quelques pierres qui avaient laissé la chaux qui s'était dégradée. Hélas ! il ne

flambait plus, faute de bûches, et le peu de cendre qui restait était triste. Peut-être avait-il pleuré ou sa cheminée avait-elle recueilli dans sa large gueule les larmes abondantes des cieux, je ne sais. Mais, hélas, il ne flambait plus depuis que le dernier tison s'était éteint avec les jours du dernier occupant.

« Un jour encore et tout va mourir. »

Bientôt ce sera le tour de la maison de s'enfuir pour laisser place à des arbres qui naîtront de ses ruines et de sa pourriture, et lorsque le vent de la mort aura détrem pé et fécondé tous les limons, il poussera des épines et des ronces au milieu des végétations, et lorsque, encore une fois, les limons seront nés des limons, la patiente mort aura encore pour les retardataires un gîte sous son aile.

Mes yeux se sont portés vers la droite, vers le vieux lambris troué et l'effroi, court il est vrai, a glacé mes veines. Deux prunelles que le pastel a conservées me fixent. Je m'approche. Quoi, c'est vous, illustre Chateaubriand, vous qu'on aurait dû surnommer le père du romantisme, qui daignez

vivre encore dans les siècles, derrière une vitre, enfermé dans un cadre tout comme le rejeton de Bethléem, enfermé dans son tabernacle à la serrure d'or, tandis que ta sépulture en miniature s'étale sous ce portrait de bois grotesque.

Par des jours où la lumière paresseuse dormait d'un sommeil prolongé et inaccoutumé, et par des nuits où la fournaise des cieux veillait sans motifs et oubliait le champ traditionnel, où il fixait ses deux draps blancs, cet élève de Phidias a dû travailler et polir ses ciseaux pour donner une âme à ce marbre de Carrare, mais son talent s'est arrêté là où il manque d'en donner une au momifié.

C'est un bloc solide qui forme la base de ce petit monument où sont plantées tout autour des lanières de fer battu, admirablement tressées entre elles. En un mot, un de ces tombeaux dont l'auteur se plaisait tant à décrire en de si souventes occasions, et il dort maintenant dans ce tombeau tout neuf, la face vers les profondeurs hydrauliques, au sommet d'un promontoire de St-Malo, mais d'autres, illustre disparu, glorieux

auteur d'*Atala*, sublime penseur des *Mémoires d'outre-tombe*, forgeront ta mémoire dans de hauts obélisques de bronze.

L'herbe chimique pousse encore à travers les âges tout autour de l'énorme pierre murant la tombe. Seul, la gent insectivore, par son absence, trahit la réalité, et une grosse croix ventrue regardant toujours au fond de l'Orient.

Plus d'un conteur m'a dit que cette sédentaire croix, noircissant de vétusté, surveillait le légendaire Adonis purifiant son amante Astarté.

Et une dernière tenture me montrait le grand Jean-Jacques poursuivant Thérèse Le Vasseur au milieu des bosquets et des charmilles pour lui lire quelques passages de son éducation des enfants.

Génies poussiéreux, de vos os desséchés, cerveaux d'or parmi des armées de vers gloutons, manuscrits sombrés sous un suaire d'oubli, me prouvent qu'à chaque aurore une soie de plus s'ajoute à mon propre suaire, que je serai bientôt vos frères d'allégresse et que je moissonnerai avec vous dans les fertiles champs de l'au-delà, et que je souperai avec vous à la table des

immortels, sous le regard du Père qui n'a qu'une seule et grande famille, je veux parler de Celui qui commandait aux flots sur les bords de Tibériade.

J'ai poussé une porte ébréchée, et sur un lit grossier, dans les bras de mon aimée, j'ai offert à la volupté l'humiliant holocauste qui abaisse les hommes. Jamais je ne m'étais senti si triste, et je la vis sourire d'une ironie satisfaite, mais je ne comprenais pas encore et je croyais que cette délicieuse femme serait à moi pour toujours, que je pourrais à loisir la couvrir de chauds baisers, au temps des lilas et des jasmins, et ajuster, au temps des froides saisons, le lourd manteau de poils sur ses membres frêles.

Minuit retentit lugubre dans les vides du firmament et nous tira de notre ivresse. Le froid avait gagné mes membres échauffés, la lune dormait d'un sommeil de plomb et avec elle aussi ses sentinelles les étoiles. Les haleines fortes ne rageaient plus dans les pics à demi-fournis des grandes pruches, et j'étais maintenant aussi sombre et malheureux que le grand soir gris.

Insensé, le destin rit derrière toi, et te prouvera

que tes angoisses ne finiront pas avec ce jour qui vient de mourir. En emportant un peu de toi-même, il te semble souffler dans les oreilles le seul vers que Lamartine aurait dû écrire, et fuir ensuite au fond du désert, un bâton dans la main, sans même regarder son cher Orient qu'il se plaisait à chanter en remontant l'Orante, pour se chercher un tombeau.

C'est ce vers qui flottera au dernier jour, dans le tumulte de la conflagration des eaux, et sa véracité sera encore plus grande lorsque les trompettes des anges fendront les sépulcres de leur son retentissant, ou en creuseront, pour les mourants, annonçant le lendemain des lendemains, et enfin apparaîtra, en lettres d'or cerclées de sang, ce quatrain immortel :

*Pourquoi combattre et pourquoi conquérir,
La terre est un sépulcre et la gloire est un rêve.
Patience, oh mortels ! et remettez le glaive,
Un jour encore, tout va mourir.*

Me suppliant qu'elle devait rentrer, nous partîmes, elle, la taille dans mes bras.

Maison d'alarmes, faite de bois innocent, tu viens d'abriter encore un autre forfait. Quand donc le feu rongera-t-il tes poutres d'épinette saine, quand donc l'eau pourra-t-elle fondre les pierres de tes fondations et enfouir ton vestige sous une argile voyageuse, amenée par les crues. Choses inanimées, vous n'avez pas l'âme que semblait vous prêter le poète, car vous feriez entendre dans les soirs de brume les plaintes des esprits qui vous hantent.

Maison d'alarmes, le suivant jour qu'enfantera cette nuit, seras-tu le gîte d'un solitaire recouvert d'une bure usée, les reins ceints d'un rosaire aux grains grotesques, ou bien ton plancher boira-t-il le sang d'un amant bafoué qui chercha un terme à ses souffrances en épousant la froide Proserpine toujours habillée de noir, ou bien, sera-ce moi-même qui viendra avec l'aurore pleurer mon péché.

Le silence marchait avec nous, et nos âmes écoutaient les faibles souffles de l'énorme corps

endormi. Je suis las de rêver, et mes membres de plus en plus s'endolorissent. Nos pas refont le même sentier qui nous conduisait-il y a quelques heures, mais combien je suis attristé. Il me semble que l'immense étendue bleue a revêtu un aussi large manteau pourpre et je vois des lambeaux de chagrin qui s'affaissent dans les arbustes, tout comme les flocons de laine sur les buis. L'eau des ruisseaux me paraît des flots de sang, les roches sont noires et la mousse qui y adhère a des yeux pour me regarder et ils reflètent l'étincelle du reproche.

Un ravin sauvage, où la ronce mord mes jambes, nous précipite sur un vieux pont vermoulu qui se plaint comme une alouette blessée. Et le murmure des vaguettes roucoulantes apporte avec elles en secret la douce phrase amoureuse : « Je t'aime ».

Elle a souri et je l'ai crue sincère, et mon bras nerveux fut un étau pour sa taille mince et svelte.

Les premières maisons grossissent maintenant à l'horizon, et, au loin, l'on aperçoit le phare puissant de la mer. Des côtes rocailleuses, des

vallées profondes ont donné la dernière touche à l'édifice de nos fatigues. Le champ du repos est là, devant nous, un détour de chemin nous l'a révélé.

Silence humain, silence bête, silence insecte, silence toi-même champs de lamentations.

C'est sublime.

Quoi, un spectre ! Ma délicieuse amie s'est laissée choir en mes bras. Je la rassure bientôt en me rapprochant afin de m'instruire des causes de ce bruit si étrange. Elle rit à gorge déployée de l'affreuse farce. C'est une grasse vache brune tachetée de blanc sur le dos et aux extrémités frontales, et qui cache dans ses pattes une mamelle bien remplie de nectar velouté. C'est elle qui a causé ce fracas, en passant sa tête à travers la rustique clôture à laquelle il manquait une planche blanchie, pour brouter près de la pierre tombale de celui qui l'adorait et s'en enorgueillissait lorsqu'elle paissait dans les claires terres-neuves.

Chemin de terre, chemin de pieds, chemin resté tel que la nature t'a tracé. Chemin, où

l'aubépine perd sa fleur à cause des trop longs moyeux des charrettes, chemin d'amour en même temps que d'alarmes, toi de qui nous aimons à refaire la route. Chemin de terre, dernier chemin, avant d'entrer dans ce petit village, où donc, hélas ! la ligne de tes cailloux pointus, où donc, hélas ! chemin de terre, où donc, hélas ! nous conduira-t-elle ? Toi qui portas le corps de mon dernier ami, au soir des derniers gels, chemin de terre, chemin des jours sombres et gris dans quelle vie meilleure, ou dans quel précipice éternel, hélas ! tu l'as conduit.

Chemin de terre, chemin de pieds, où me conduiras-tu moi-même ce soir ? Me conduiras-tu dans de nouvelles montagnes où il fait un temps rare, dans des prairies où paissent de grasses et laineuses brebis, au fond d'un immense jardin fleuri pour contempler une reine assise sous un pommier en épanouissement, éventée par des feuilles de palmiers aux grandeurs et aux formes étonnantes, ou dans la plus profonde forêt pour voir tomber la dernière feuille des arbres, sous les cieux sans nom et sans peuplade où toute science est chose inconnue, et où le géranium et la

véronique portent le même nom, ou dans la jungle africaine, pour voir un sapajou sauvage jouant de la flûte sur la trompette d'un éléphant, ou, enfin, devant la hutte du solitaire saint Antoine, ayant à ses genoux cette belle et séduisante reine venue, du fond des fonds de l'Arabie, sur un dragon à sept têtes, avec des griffes d'ivoire peintes, pour tenter, par des raffinements et ses caresses savantes, ce corps et ces membres habitués aux silices douloureux ?

Non, chemin de terre, chemin de pieds, à mesure que je pensais à toutes ces choses, le temps passait et voici ce quoi tu me voulais faire rencontrer.

Dans une enceinte de peupliers droits comme des cierges neufs sur un vieux catafalque, elle veille depuis des couchants et des aurores sur ce paisible bourg. Les pierres, formant les pans, sont rondes et mal ajustées, si mal ajustées qu'elles avaient l'air d'un assemblage d'architecture. Avec des portes et des vitraux peints en rouge comme pour mieux qualifier l'amour surnaturel, et un minuscule campanile ajouré laissait

percevoir une cloche moyenne payée par les propres écus jaunes du bon vieux curé paroissial.

Voilà comment nous apparaissait cet humble sanctuaire de campagne. C'était au temps des quarante-heures et, ayant eu le consentement de ma bien-aimée, le fragile escalier de planches secoua ses marches pantelantes sous nos pas dénudés de force par la longue marche entreprise, nous, les dernières ouailles à se rendre à la consigne de notre mère l'Église.

Tout était si calme et tout respirait tant la sainteté au dedans des verrous, que l'on n'entendait pas même ce grand silence. On n'ouïssait qu'une lamentation jouée sur l'ivoire grave de la console de l'orgue plein de vétusté, auquel un souffleur, courbé et rhumatisé, donnait la vie à l'aide de la marche ascendante et descendante d'un bras en érable grossier et noueux.

Et les chapelets grinçaient doucement le long des bancs, dans le silence nocturne.

Silence d'église, qui ramène tant de touchants souvenirs dans l'âme de celui qui croit encore

aux saints mystères, silence qui lui rappelle son entrée en ce monde ainsi que sa venue sur les fonts baptismaux et la venue des onctions saintes à l'aube de la Confirmation. Seigneur pourquoi m'avez-vous fait grandir ? Pourquoi avez-vous permis que ma blanche robe baptismale se soit ternie et salie, et que ce baume et cet huile se soient desséchés et aient disparu de mon front, ce front que nulle faute ne courbait ?

Oh ! Seigneur, pourquoi n'avez-vous pas retenu plus longtemps le soleil qui dorait l'aurore de ma vie ? Pourquoi ne m'avez-vous pas fauché en plein midi, plutôt que de m'avoir conservé pour ce soir de vie, où la nuit sera un sombre champ où poussera l'ivraie du remords.

Deux anges ployaient et étaient agenouillés à l'arrière, comme sous le poids des fatigues de nombreux jours et tenaient dans leurs mains blanches et bien ouvertes un grand bénitier rempli jusqu'au bord. Nous nous signâmes avec un très profond respect et une très grande humiliation et regagnâmes un banc laissé vide.

Une rangée de lampions projetaient leur

lumière sur le mur latéral en le faisant ressembler à un champ de bataille où gisaient un grand nombre de blessés. La flamme des plus forts, je veux dire de ceux qui avaient été allumés le plus récemment, formait la lignée de ceux qui semblaient avoir le plus de vie et qui semblaient combattre la lignée formée des autres lampions.

D'autres qui avaient été allumés depuis le soir ressemblaient à des soldats fatigués et agenouillés, mais qui tiraient encore.

Les autres qui avaient été allumés à l'heure des matines ressemblaient à ceux qui étaient le plus gravement blessés et qui rampaient encore sur l'herbe rouge. Un petit sursaut de flamme ressemblait au dernier râle de la mort, et le suif consumé plantait des croix sur le lieu du combat.

Et les *Avé* glissaient sans bruit entre mes doigts, tandis que le grand crucifix, adossé à une colonne, saignait toujours les mêmes gouttes produites par le pinceau de l'artiste, et la brise légère, pénétrant, intrusive, par les carreaux que quelques vitres avaient désertés, faisait ressembler les cierges à des arbres penchants.

Mais celle que j'aimais, hélas ! ne priait pas.

La deuxième heure s'était maintenant faite, les chiffres de la simple horloge, et de la masse de tout à l'heure, deux ou trois n'avaient pas encore regagné leur gîte moelleux. Tout comme les disciples aux Oliviers, ils n'avaient pas pu veiller une heure de plus, car à deux heures et demie, il devait y avoir un sermon pour commémorer les derniers jours de prières en même temps qu'en faire la clôture.

Nos quatre silhouettes, deux vieillards, mon aimée et moi-même, n'étaient que de faibles ombres près des ifs mourants.

L'aiguille des minutes accomplissait son dixième tour quand surgit d'une portière, à côté de l'autel, le prédicateur d'occasion.

Fils de Dominique le fier mendiant, il était venu pieds nus, du fond d'un monastère reculé et oublié, par des chemins poudreux et des sentiers de montagnes, cueillant la mûre des bordures de routes, et la noisette des bas-fonds. Faute de sandales, ses pieds laissaient voir des égratignures stigmatisées et il portait l'épaisse

robe qui avait recouvert les épaules de trois générations de frères prêcheurs.

Il était né par une nuit sombre, près d'une muraille de pierres bizarres où adhérait le lierre et où le lézard se chauffait au soleil. Il était trapu et avait la mine de celui qui est habitué à porter le faix et aux longues marches, et les plis de son front démontraient assez clairement que plusieurs fois, tard dans le soir, il avait dû fouiller les bouquins poussiéreux de la vie des saints, éclairé de la méchante chandelle de suif. Son œil reflétait le clair de celui qui voit loin dans l'avenir et qui ne craint ni l'au-delà en rapport à sa conduite, ni les déboires d'un lendemain prématuré, et sa main osseuse avait souvent tenu la plume des harangues et des panégyriques.

« Pensez à la mort, et vous ne pécherez jamais, » furent les premières paroles qui, émanèrent de cette gorge grave et mystique.

« Mes frères, dit-il, ou, plutôt, mes quelques brebis qu'il me reste, vous qui n'avez pas fui à l'approche du terrible loup du sommeil, vous qui daignez voler le repos de la nuit pour venir vous

instruire de la parole de celui qui chassait les vendeurs du Temple, qu'aurez-vous à répondre quand Josaphat vous portera dans sa sombre vallée, lorsque le roi des rois vous demandera : « Qu'avez-vous fait de ma parole, où étiez-vous lorsque ma parole était prêchée à des bancs de bois sec ? J'étais là, dans le temple, mais vous, néant, âmes d'ossements, où étiez-vous ? »

« Votre table des plaisirs s'entassait d'abondance et la disette tendait ses coupes et ses calices vides sur ma table sainte. Vous êtes-vous arrêtés en méditation lorsque, le soir qui penchait du ciel dans votre chambre, vous étiez seuls avec votre couche, vraie sosie du tombeau, et écoutiez la voix du péché qui, en vous bourrelant de remords, avouant presque sa culpabilité, ne pouvait s'empêcher de crier vers vous, comme le grand Bossuet :

« Le voilà l'homme de douleur ! Le voilà dans le triste état où l'a mis la Synagogue, sa mère, ou plutôt le voilà dans le triste état où l'ont mis nos péchés, nos propres péchés qui ont fait fondre sur cet innocent tout ce déluge de maux. »

Il parlait, ce moine à la figure osseuse, et aux tempes renfoncées, mais sa faible voix ne retentissait pas au fond des noirs tombeaux, ni ne se perdait en vaines paroles dans les voûtes des chaires. Elle n'avait pas l'éloquence du foudre des oraisons funèbres, ni la grâce de celle de celui qui, dans l'Acropole, débutait avec cette sentence : « À un dieu inconnu ». Mais cette faible voix, cette voix des pauvres prenait la voie de nos cœurs attendris.

« Que vous servira-t-il de dire devant le suprême Juge, de répéter avec l'Ecclésiaste : « J'ai fait faire des ouvrages magnifiques, j'ai fait des jardins et des clos où j'ai mis toutes sortes d'arbres, j'ai fait faire des réservoir d'eau pour arroser les plants des jeunes arbres. »

« Si vous ne pouvez pas lui dire : Seigneur, j'ai dans les siècles, par mes générations, bâti des temples à la pénitence et des sanctuaires à la vertu, j'ai cultivé, avec un soin jaloux et une patience éternelle et incommensurable, les frêles fleurs blanches qu'enfantaient tes lois gravées sur les tables de pierre, j'ai brisé des veaux d'or et

des vaches d'argent, dans des mosquées idolâtres, et j'en ai fait des calices où coulait le sang du rachat, et, à la nuit tombante, mon pic a fouillé des crevasses de rochers, où s'entassait de l'or brut, et mes mains en ont travaillé des auréoles splendides que je plaçais sur la tête de tes Saints, les jours de commémoration, et mon sang a coulé comme toi sur le Golgotha, dans des batailles sanglantes, où je disputais aux riches endurcis des pains de froment pour tes pauvres que tu aimais tant. Enfin, j'ai donné à mon père et à ma mère la sépulture corporelle pour que moi, un jour, je puisse mériter la sépulture éternelle.

« *Mihi vindicta et ego retribuam.* » À moi, à moi, la vengeance, je leur saurai bien rendre ce qui leur est dû.

« Mais, hélas, si vous n'avez qu'à dire Seigneur, mon adolescence s'est couverte de mollesse et de plastrons aux mille couleurs, et ma virilité a caché sous son manteau de soie d'Orient et de scorpions d'or de la Libye, des vices et des péchés plus nombreux que les habitants de la région stellaire, et les innombrables sables des

mers.

« Des tortues de l'Égée nageaient dans mes aquariums et des oiseaux rares venaient chanter au crépuscule, après la tombée des brumes, près des fenêtres de mes châteaux aux pont-levis ferrés, faits avec des poutres coupées depuis cinquante semestres, et j'avais des fins arômes de Turquie, qui étaient prisonniers dans des tabatières d'argile pétrie, moulées dans la terre même de Chanaan, près du puits où Joseph fut vendu par ses frères. J'ai franchi l'enceinte de la ville hébraïque et mes pieds ont foulé la voie douloureuse sans plus de respect que le chemin coutumier, et j'ai arpenté les souterrains qui abritèrent les restes de l'homme trois fois saint, la nuque couverte.

« Depuis dix-neuf siècles, noble enfant de la fille d'Anne, tu renais de la naissance de tes précédentes naissances et, jamais, mes lèvres impures ne baisèrent tes divins langes. Je n'ai pas suivi ta lumière. Oh ! Toi qui éclairais saint Paul sur la route de Damas, je me suis moqué dans tes demeures terrestres, de ceux qui faisaient

descendre tes grâces et qui absolvait les pénitents contrits, derrière des grilles de bois et de marbre.

« Je craignais les rigueurs des saisons pour donner, comme le soldat Martin, une partie de mon manteau à celui qui cheminait le long des longues routes et qui avait l'espace pour refuge. Et lorsque la peau se fut anéantie et séchée de dessus les vénérables os de mon père et de ma mère, j'étais loin dans des harems étrangers, entouré d'une cour de danseuses maniant à ravir la cithare, pendant qu'un page me lavait les pieds dans des urnes peintes de fabuleux dessins et remplies de parfums jusqu'au bord, tandis qu'une main brune de femme les arrosait de myrrhe qu'on avait apportée de l'Arabie et qui avait été récoltée dans des endroits où les Mages authentiques avaient attaché leurs montures. »

C'est ainsi que parlait, dans l'ombre des cierges, ce missionnaire venu des antipodes, et toujours sa longue main osseuse faisait le voyage dans la direction de la terre et des cieux.

Et ces dernières paroles, mourant avec les

derniers lampions, il répéta encore d'une voix basse et souffrante :

« Mes bien aimés frères de cette bergerie décimée, je vous aime comme celui qui agonisait au jardin des olives et qui ayant aimé les siens, les aima jusqu'à la fin.

« Pensez à la mort et vous ne pécherez jamais.

« Et après les plaisirs terrestres qui ne valent rien, vous goûterez les délices de la danse des chérubins et des trônes.

« C'est la grâce que je vous souhaite de tout mon cœur. Ainsi-soit-il. »

Le premier jour de l'Avent qui planait depuis quarante heures seulement dans l'espace laissait tomber de sa corne d'abondance un rideau d'argent. Quelques roches le déchiraient çà et là et nos pas irréguliers nous suivaient derrière nous.

Sa demeure est maintenant devant nous et je cueille pour la dernière fois sur ses lèvres ingrates un dernier fruit à la corbeille de l'amour.

Fruit d'amour, de délices et d'adieu, oui,

d'adieu, car, dans l'autre aurore, tu ne savoureras plus ces réjouissances. D'autres puiseront à cette corbeille dont tu pensais t'être servi éternellement et tu gémiras demain sans comprendre aujourd'hui.

Et mes pas me suivent seuls derrière moi.

Dans mon sombre réduit, les espérances dormirent avec moi. Je me devais lever, demain, mais elles s'étaient endormies pour toujours. L'aube s'est faufilée, légère, dans ma chambre par un volet mal clos, et fait d'argent, les objets reluisants tandis que ma tête lourde a laissé à grande peine le doux oreiller.

Mes premières pensées ont été pour elle, et voilà pourquoi je suis dehors de grand matin. La neige tombe plus lourde et a enseveli les traces marquantes de la veille.

Sur mon passage, la brise souffle dans les petits saules et recouvre mes épaules d'un manteau d'hermine transparent.

Et à mesure que la brise souffle dans les petits saules et que mon manteau d'hermine grossit, je

me rapproche de l'habitation de la femme qui a conquis mon cœur. Je suis tout près, il ne me reste que l'enclos de cerisiers désolés à traverser. C'en est fait. Quoi, la porte est ouverte ? A-t-elle pu, sous la chaleur de l'émotion, entrer et oublier d'ajuster le lourd battant, où bien a-t-elle, dans son enthousiasme, devancé le jour et s'en être allée cueillir des perce-neige pour m'en faire une gerbe ?

J'ai tout de même le cœur serré, et suis près de cette porte entrebâillée. Pauvre fou que l'amour a saisi, que la poussée de cette porte sera pour toi malheureuse, il vaudrait mieux pour toi que tu retournes sans voir et ailles méditer dans un cloître ta conquête si facile.

Sais-tu bien qu'il y a de ces pleurs qui ne tarissent jamais et dont les affluents se sèchent avec le cœur. Larmes d'amour si cruelles pour un jeune cœur qui croit que Cupidon est seul de sa famille et qu'il n'a pas de frère qu'on appelle revers. Pour le moment, pauvre fou, crois ; demain tu penseras, et tu penseras encore.

Enfin, j'ai poussé du pied la porte

malheureuse. Y aurait-il eu un vol ? Les tiroirs ont été ouverts et nulle main ne les a fermés. Un bas de soie très fine pend à demi-oublié dans un des compartiments d'un gentil buffet. Je cours à la chambre... Vide, même les couvertures n'ont pas été dérangées. La crainte m'envahit, mes jambes accélèrent leur vitesse pour évacuer le lieu sinistre. Une lettre mal pliée paraît plus blanche sur le vernis de la table.

« Adieu, toi qui m'as crue, je n'étais qu'une perverse », disait la lettre.

Signée : Marietta.

Mes yeux se sont mouillés, mais il n'en est point sorti de larmes, et, lentement, je suis sorti, tandis que le vide de mes pas solitaires se remplissait à mesure sous l'abondance blanche. Le vent m'a grossièrement décoiffé. Je ne me suis pas retourné. Sur une roche, j'ai, cette fois, beaucoup pleuré, la tête nue, les mains pleines de frimas.

« Elle partait, la femme tant aimée, lui faisant une affreuse blessure au cœur dont il ne guérirait jamais. Elle allait tout simplement, lasse, vers des

plaisirs meilleurs. »

Et la brise, dans les petits saules, déchirait le frêle manteau d'hermine.

Quatrième partie

*Et in terra pax hominibus
bone voluntatis.*

Un autre Noël murmure son *Gloria in excelsis* dans les airs, mais, cette fois, nous laisserons errer notre imagination et retournerons en esprit au loin, là-bas, trois fois au-delà des montagnes les plus proches, là où le petit de naguère avait laissé celle qui lui était le plus cher.

Il s'est opéré beaucoup de changement au village des Trois-Coteaux, ainsi se nommait-il, et il devait son nom un peu montagnoux à un souverain, barbu et très laid, venu je ne sais d'où d'outremer et qui habitait seul un château d'un style étrange. Un matin on ne retrouva ni le sédentaire, ni son manoir, mais on remarqua avec stupeur et quasi-frayeur, que trois coteaux de dimension moyenne et de distance égale entre chacun s'étaient formés, là où reposaient les lourdes assises.

Du moins c'est ce que rapportaient, les soirs

où l'on soufflait la flamme très tard, les plus vieux qui poussaient encore le pion sur le damier, dans l'arrière chambre du magasin de Tit-Pit Asselin.

Originaire de St-Hippolyte, Ti-Pit était venu, il y a vingt-cinq ans, s'établir au village des Trois-Coteaux. Il avait coupé, dans les chantiers de par en haut, des pins de quinze coudées de hauteur et, pendant sa jeunesse passée en compagnie de robustes cageux à sauter de billots en billots, célibataire économe, il était parvenu à amasser assez de ressources et avait conduit à bonne fin le petit commerce qui florissait aujourd'hui.

Trapu et court, il excellait dans l'art de conter les histoires. Celles de loups garous et de chantiers étaient ses favorites et, naturellement, pendant qu'il contait, il attirait les clients, et son large bas de laine, faisant office de caisse, grossissait. Et à mesure qu'il s'emplissait, les gens vieillissaient et une nouvelle génération avait inscrit son nom dans le livre de compte de notre Ti-Pit.

Les Rollin, de la côte à Lafleur, qui étaient de

riches fermiers et dont les naissances se chiffraient à vingt-six, faisaient une énorme consommation de mélasse et de cassonade brune grillée que Ti-Pit échangeait pour leurs meilleures pommes de terre étiquetées d'un nom qu'il avait lui-même trouvé après de longues nuits de recherches, lesquelles tubercules il vendait à monsieur le maire, au curé et au reste des collets blancs qui remplissaient les fonctions de marguilliers. Et ainsi le nom des Rollin, non à cause de l'ordre alphabétique, mais à cause de l'ordre des ventres creux, figurait à la première page du livre de notre petit détaillant.

Venait en deuxième le nom des Groulx, de la montée des Sept Sœurs, ou bien on l'appelait la montée pestilentielle, mais notre habile commerçant n'y prêtait aucune attention, car ces gens-là payaient très bien et comme Pilate devant Jésus au prétoire, il se lavait les mains dans le vase de l'indifférence et leur vendait à profusion, et autant qu'en exigeaient les commandes, des gros pois à soupe de St-Nazaire, et des fèves cultivées dans le comté avoisinant, à Ste-Pétronille.

Dans une autre partie du livre, l'achat de beaucoup de boîtes de lait condensé démontrait que Philippe Campeau avait enfin uni sa tardive destinée à Artémise Lanctôt.

Et dans un triste coin, au bas d'une des dernières pages, on avait mis : Compte fermé.

C'était celui de la mère du prodigue. Seules quelques âmes charitables lui donnaient un pain quelquefois, et elle tricotait d'aurore en aurore pour se faire sien un beurre qui avait moisi, car il le lui fallait payer à l'avance pour qu'elle pût ensuite l'appeler sa propriété.

Misère, que ton nom est triste pour la vieillesse. N'a-t-elle pas assez de souffrir et de pleurer, pourquoi venir l'attrister davantage ? Pourquoi ne respectes-tu pas ses blancs cheveux et pourquoi lui ôtes-tu un pain qu'elle ne pourrait elle-même gagner ?

Celle qui, aujourd'hui, chancelle, avait autrefois des bras robustes et elle a nourri ceux qui n'avaient pas de fils et qui imploraient son soutien. Mais vous, riches, n'oubliez pas que tout n'est pas fini en laissant la Jérusalem terrestre.

L'île d'Ammon se réserve le droit de vous faire justice, et l'or que vous avez étalé en holocauste se promènera pendant toute une éternité sur vos membres nus et toujours les éternels fourneaux feront fondre ce même or renaissant, et l'indigent à qui vous le deviez donner boira dans des coupes de vermeille les délices divines dans la demeure de Joseph et de Jacob.

Le dernier mélange effectué et la dernière dame jouée, nous sortons du magasin à Tit-Pit pour arpenter la campagne.

L'air est sec et la neige sérénade sous nos pas. Nous marchons difficilement et lentement dans un mauvais chemin tracé dans la plaine et que l'on nommait communément : chemin d'hiver. En passant devant la petite et coquette chapelle, les cloches sonnèrent, et nos cœurs ont vibré. Leurs sons, dans la nuit, ressemblaient au bruit des premières pelletées de terre résonnant sur un cercueil, et les arbres, dénudés et courbés, semblaient des pleureurs revenant de funérailles.

Et le charnier lugubre et enfoui sous les neiges était rempli, cette année-là, de boîtes noires

recouvertes de drap et renfermant des visages d'albâtre et de marbre, et la croix du chemin, penchante, nous saluait au passage.

Au bout d'une demi-heure de marche dans le deuxième rang, nous traversâmes un bois de hêtre et de bouleau, et la demeure des Marcotte nous apparut avec sa cheminée faite de minuscule roches rondes ramassées en faisant les nouvelles routes. Il devait y avoir une soirée chez les Marcotte, pendant cette semaine de la Nativité, et les danseurs nous paraissaient, à travers les vitres congelées, comme une ronde de diables dansant devant un bûcher.

Et de gros flocons humides tricotaient maintenant une tuque sur la tête des sapins verts.

Le chemin d'hiver se faisait de plus en plus difficile pour nous. Maintenant nous sommes perdus en pleine campagne. À droite et à gauche, les clôtures de perches marchent en ligne infini et semblent enjamber l'horizon. Ils se joignent aussi et ressemblent aux longues haies fermées dont se servaient les anciens chasseurs pour capturer les bisons, et les reflets lunaires palissaient sur la

blancheur des toits.

Pourtant, c'est triste quand la nuit vient, mais c'est si beau quand on est seul et que l'on écoute la voix du silence. C'est aussi si amusant, au clair de la lune, de voir un lièvre fougueux s'embourber dans la molle neige, et qu'au détour d'une battue on aperçoit ce même animal espiègle, pris dans un collet habilement tendu. Qui ne commettrait pas le petit péché de le passer en travers de sa large ceinture et de le faire rôtir à la broche en secret pour le repas du lendemain.

Point de symphonies comme les soirs de brûlants soleils. Mais, par contre, l'air sec et répercutant retentit dans les grands ormes du son des longs becs des pic-bois fouillant l'écorce, et les hurlements des loups, et ceux plus clairs des louves, très loin dans les montagnes, reculent, dans le plus sombre coin de la bergerie, les jeunes brebis, tendres et craintives. Une vache rumine en passant près d'une étable et un chien aboie parce qu'il a cru voir une ombre se faufilant entre la basse-cour et la laiterie.

C'est très simple, mais ce sont là les plus

beaux trésors que renferme cet amas de terre sorti des mains du Créateur.

Dans ma simplicité, je me réjouis plus à contempler la reine des nuits mirant toutes ces choses, assis sous un chêne sans glands, que de me promener dans les ruines de Carthage, sur un dromadaire, avec des courroies de branches rares, tressées par des femmes nourrices, en guise de rênes, les pieds enfouis dans des étriers de platine, et nourri de la sève de buis qu'on arrosait en cachette et envoyée spécialement par les dieux au moyen d'un émissaire qui descendait en courant des montagnes et qui rampait, la nuit, pour ne point projeter d'ombre.

Enfin, nous avons rejoint le dernier rang, et, sur une colline, on voit, entre deux haies de peupliers, la pauvre mansarde de la mère St-Germain. Ainsi se nommait celle qui attendait un fils qu'elle ne reverrait plus. Étant pourtant proche, la lumière était si faible qu'on pouvait facilement perdre l'endroit de l'emplacement, en manquant d'attention.

Et toujours, lentement, l'on s'en approchait.

Aux alentours de l'habitation, tout respirait bien la misère. Presque toutes les planches manquaient au hangar et un sceau de bois, servant autrefois à traire la seule vache qui avait été vendue depuis plusieurs couchants, avait servi à faire la dernière attisée et il ne restait plus qu'un débris où pendaient les deux arceaux et qui n'était pas assez gros pour que l'on se permit de le brûler.

Dans l'enclos, le puits était tari et rempli, jusque par-dessus la margelle, de neige, et les mulots avaient rongé le câble qui servait à la descente des chaudières. Des terrines avec des anses exprès pour fixer à des chalumeaux, et qui avaient servi d'alimentation aux chaudrons où bouillait un sirop doré et épais, étaient vieilles et on en avait détaché le fond pour protéger contre les gelées des plants de tabac qui ne poussaient plus.

Et sur la plus haute branche d'un pommier sauvage, je ne sais quel oiseau turlutait une marche funèbre qu'il avait noté lors de la dernière nichée, et par la cheminée où des briques

manquaient, ne sortait plus la fumée des grands feux et nous avons hasardé un œil, en grattant, à l'aide d'une croix de chapelet faite de canif, la vitre où croissait des végétations de frimas.

Les murs sont nus comme des populations de jungle, car les cadres ont été vendus pour les taxes et les dettes arriérées, et le bon curé, pour sa dîme, avait pris la dernière peinture représentant Vénus à laquelle on avait peint des bras.

Une casserole noircie pendait, le fond adossé au lambris, à une cheville faite en nœuds de merisier, et une assiette, plusieurs fois brisée et recollée, contenait une croûte dure comme l'acier.

On avait laissé, dans son coin qu'elle habitait depuis trois générations, l'horloge grand-père et le large crucifix noir avec un Christ blanc cloué dessus. Pauvre horloge au mécanisme tout de bois, pourquoi parais-tu si triste et pourquoi ton son des heures est-il si lugubre ? As-tu donc une âme comme les humains pour imiter si bien leurs gestes hypocrites, ou nos yeux et nos oreilles sont-ils le jouet d'un rêve ? Tes aiguilles sont

bien lentes à se mouvoir, celle qui vous meurt est-elle étouffée lentement par quelque main criminelle ou bien voulez-vous retarder le trépas d'un membre que vous chérissez le plus dans cette famille ? On dirait que les chiffres à demi effacés veulent disparaître tout à fait pour ne pas subir la honte de rester oisifs.

Et tes poids se balancent plus paresseusement dans le vide de tes quatre planches.

Ne pleure pas, je t'en prie. Rien, ici-bas, ne vaut une larme et celles que parfois l'on verse servent plutôt de douce rosée à nos plaisirs et à nos émancipations. Je vois ton trouble. Demain, un musée s'emparera de toi et tu paraîtras perdue dans une vaste salle de raretés, éclairée faiblement d'une lanterne rougeâtre, ou un riche châtelain t'achètera pour servir d'antiquité. Mais tu seras encore reine au milieu des vieilles poteries chinoises et d'un demi-boisseau de sable de la Libye conservé dans une urne de verre taillé. Encore une fois, ne pleure pas, bijou précieux de nos pères. Tu deviendras si vieille que l'on te donnera en pâture aux flammes

dévorantes et tes nobles cendres n'auront point de couleur différente aux autres cendres.

Et ce sera fini de toi.

Devant nos prunelles imbibées d'une sincère pluie de larmes, ont défilé les deux appartements de la cuisine et d'une alcôve servant pour le repos. Quand les ombres sont descendues, nos regards se sont arrêtés dans la salle où, jadis, une nombreuse nichée s'assemblait pour prendre les repas de famille. Et maintenant, cette table, allant toujours de plus en plus se rapetissant faute de ses occupants partis vers les régions de douceurs, on voit la place qu'elle occupait auparavant par des ronds, laissés sans peinture, par économie, tout autour des pattes, et aujourd'hui une boîte qui contenait de la graisse de baleine grosse espèce occupe le centre de la pièce.

Et à droite de nos prunelles tantôt mouillées tombent des perles qui se fondent sur nos joues surchauffées. À droite, il n'y a plus la pétillante flamme qui rageait, tirée par l'ouragan du nord descendant des montagnes comme sur un coursier rapide autant qu'un éclair et qui lui faisait

dessiner des fantômes sur les blancs lambris.

Où est cette bûche qui, lorsque fatigué de lecture et las des travaux de corps et d'esprit je m'asseyais et pensais les yeux sur toi fixés, reproduisait en boule de feu l'effigie de mes aïeux ? Oui, près de toi, j'ai gémi et j'ai chauffé mes peines à la nuit tombante, seul, près de tes pierres empilées. Ce furent là les plus délicieux instants de ma vie et près de toi je voudrais mourir.

Ah ! si tu pouvais parler. Je t'aime plus qu'une mère. Jamais tu ne m'as fait de peine et tu es encore là pour me consoler, vieux foyer gris mêlé de cailloux noirs et rouges. Ne brûle plus ton feu de bois, car je veux que toi aussi tu coules un soir de vie tranquille.

Et dans ce soir-là, dans ce soir gris de décembre, la même chaise, aussi vieille que le foyer lui-même, supporte encore un fardeau, mais qui sera le dernier. Et ce précieux faix était celui de la maman qui attendait pour sa Noël. Elle n'en demandait pas davantage la partie d'elle-même que lui avait ravie l'étranger.

Ce n'est plus la gentille épouse d'il y a vingt ans, alors qu'elle berçait sur sa poitrine jolie un être de Jésus. Ce n'est plus cette bouche qui faisait frémir, ni ces yeux qui donnaient à réfléchir. On voit que l'âge, le temps, infâme destructeur, et les soucis ont laissé sur cette figure leurs infâmes stigmates.

Elle est vêtue de noir, même en cette nuit d'allégresse où les cieux donnent à la terre un prodige, et elle grelotte sous cette dernière robe, la seule qu'on lui ait laissée, et ses mauvaises chaussures cachent ses pieds rigides renfermés dans des bas troués.

Sur ses cheveux noirs apparaissent, à profusion, de pénibles toisons grises, telles des flaques de neige sur des terrains de labours. Une longue broche de bois, telle qu'en possédaient nos grands-mères, était prisonnière dans ses doigts crispés. Un bas inachevé montrait qu'elle avait tricoté et son dos avait pris la courbature familière de ceux qui passent de longues veilles à ce genre de travail.

Un minet, le seul animal domestique qu'on

avait laissé, roulait dans ses pattes velues le peloton de laine tombé. La tête penchée sur la poitrine et les mains pendantes révélèrent que la fatigue n'avait pas voulu ajouter une maille de plus. Son esprit reposait dans les plaines solitaires et les ravins perdus loin de tous les tracas.

Et paisiblement, elle sommeillait.

Elle dormit longtemps et si profondément qu'il semblait que ses yeux ne s'étaient point fermés depuis le dernier quartier de lune. Le faible mouvement de son buste, amoindri, ressemblait au balancement des fleurs fanées que le vent de novembre frôle sur les tombes.

Et paisiblement toujours, elle sommeillait.

Soudain, l'horloge grand-père a retenti, dans la salle ténébreuse, du même son des heures de joie et des heures de tristesse. La chaise a paru vivante et la sexagénaire s'est levée, solennelle, au milieu des ombres épaisses.

Sa tête alourdie et ses frêles épaules veuves de son couvre-chef et de leur châte, la vieille a franchi la porte et elle piétine le sentier de la

montagne. Elle a marché ainsi, pendant de longues heures. On voit des traces de pas dans la plaine et ils s'arrêtent à la forêt compacte qui les emprisonne, comme des forçats dans une citadelle garnie de créneaux.

Sur le plus haut pic se dessine maintenant la grande silhouette courbée de la maman vieillie. Il fait presque jour et sa main s'est appuyée sur les branches d'un sapin vert qui ne germait que depuis vingt-trois lunes.

Ses yeux sont fixés vers l'endroit où l'immense manteau bleu essaie de couvrir celui de blanc. C'est là qu'elle a vu pour la dernière fois s'éloigner son enfant. Ses membres que le froid a glacés sont devenus immobiles. Son âme, s'envolant vers les monts célestes, elle est tombée, la main toujours appuyée sur les branches du jeune sapin vert.

L'auteur des Béatitudes a tracé de son pinceau d'or dans l'azur et les vieux du village se redisent encore ce miracle :

« Bienheureux ceux qui gémissent dans les chaînes de la misère et qui sont accablés, car mon Père les soulagera. »

Cinquième partie

« *Si celle que vous aimiez vous
a abandonné, fuyez dans les
montagnes et vivez du fruit des
collets que vous tendrez.* »
(Socrate, *Lettres secrètes*)

Avec les nombreuses déceptions, y compris celle de l'amour, celui qui avait soin du bétail à l'*hacienda* s'est envolé vers de nouveaux pays. Il ne s'occupe plus des nobles sentiments que dicte le cœur, car le mot amour n'est à présent pour lui qu'un vain assemblage de lettres. Et on l'a souvent vu, par des soirs argentés coutumiers de Venise, se promener en gondole, bercé par les flots bleus et la romance sentimentale du robuste rameur. Une belle dame, froide d'apparence, lui a plu, et quand la rame, fatiguée, faisait s'arrêter l'embarcation voluptueuse, il cachait son amour dans les détours des eaux.

Il a tout perdu, sur les tables rondes de Monte-Carlo, les jetons que lui fournissaient ses maîtresses. Il a rafraîchi son corps dans le velours

des courants de Florence, et des parfumeuses savantes ont oint ses membres, blancs comme des émaux, d'élixirs exotiques. Il est cet exilé qui s'en va par le monde, semblable au cénobite du couvent de la colline qui se trouve seul parmi ses frères de prière. Il est de la lignée des oubliés pour lesquels les dômes azurés n'ont pas de clémence. Il ne craint nullement la mort. Elle le suit en tout lieu. S'il fuit dans le désert, la cavité que laissent ses pieds dans les sables est remplie aussitôt par les ossements de ceux de la Parque. Il craint de dresser sa tente sur les sommets inaccessibles et boisés ou d'établir sa litière dans les cavernes des louves. Mais sa terreur fuit devant les cimetières dénudés, et il dort dans des cénotaphes aux dalles humides et froides, sans souci de l'âme de celui de qui on vénère le nom dans ce monument, et de qui on n'a pu retracer la sépulture.

Il erre de rivage en rivage, ce pauvre exilé. Lorsque la grande nuit noircit les flots bleus et endort les vagues furieuses sur les récifs, il sommeille dans le lit sablonneux qu'a laissé le reflux, jusqu'aux premiers blanchissements de

nouveaux jours, et l'écume des ondes, reprenant sa course effrénée, lui lèche l'extrémité des pieds et l'avertit qu'il lui faudra reprendre son bâton et sa marche sans but. Au voilier d'oiseaux qui se rassemblent pour émigrer, il répète comme tous les autres exilés canadiens qui croient voir dans tout ce qui les entoure des souvenirs de chez eux, ces paroles de la douce France :

« Va dire à mes amis que je me souviens d'eux ».

Mais quand le tendre père qui nous a conduits en ce monde, où nous sommes tous de vrais exilés de notre mère-patrie le ciel, a disparu derrière le voile du royaume des ombres, il nous faut nous aussi, à l'instar des migrateurs, chercher fortune ailleurs et tracer à la sueur de notre front des sillons qui ne sont pas nôtres. Alors, on part un beau matin avant que la masse des habitants aient quitté leurs couvertures de laine grise, on regarde, en passant, avec une angoisse profonde, le vieil enclos, le potager, et la barrière entr'ouverte donnant dans le pacage de trèfle vert, et l'on s'en va par les rives tant

chantées de nos pères, laissant derrière soi des êtres qui nous chérissent, la croix du chemin, blanchie à neuf à chaque retour des muguets fleuris, et un peu de son cœur à ce gai village natal.

On s'en va, l'âme triste, les yeux remplis de larmes, sous le bienfaisant ombrage de l'érablière épaisse et rougie, et après de longues marches, affaibli, sans nourriture presque, l'on s'assoupit sous le feuillage d'un arbre qui ne croît pas dans nos rudes climats, pour se réveiller au milieu de paysages étrangers, au lieu de contempler ceux qui avaient charmé les yeux de notre enfance.

Et puis l'on pleure. Mais qu'est-ce que vaut une larme sincère, dans une poussière que l'on foule pour la première fois ? Dans des endroits habitués, elle est une évocation, un retour en arrière quand les ans ont fui, mais, par contre, lorsque l'on est seul et qu'on gémit, qui le pourra redire au pays de chez soi ?

Je le vois, ce pauvre exilé canadien, je le vois en terre étrangère, je le vois sous les cèdres et dans les oasis du Liban. Je le suis jusque dans

l'intérieur des temples de Diane et de Thésée. Partout il rencontre la même atmosphère froide, des figures de toutes sortes qui, sous l'ombre de leurs turbans multicolores, semblent cacher un sourire d'ironie. Je le vois dans le temple où le saint vieillard Siméon contemplant l'Enfant-Dieu en le prenant dans ses bras, dans la jungle profonde où il tremble, la nuit, au bruit des rugissements des carnassiers qui poursuivent leurs proies.

Je le vois s'arrêter près du fleuve riche de toutes sortes de limons et faire une fervente prière à la place même où le libérateur hébraïque avait reposé dans son berceau de tiges d'osier.

Je le vois aux Thermopyles cherchant à reconnaître Léonidas parmi l'entassement des cubitus et des omoplates provenant des restes de ses fidèles compagnons. Et je le vois continuer par la route où le dernier survivant de Marathon était accouru pour annoncer le résultat aux femmes et aux vieillards qui attendaient, perchés sur les remparts de la ville. Et le solitaire s'est arrêté sur le lieu où le héros avait trouvé son

dernier jour qui l'attendait, sous les traits de son épouse et de ces gens acharnés de carnage et qui ne comprenaient rien, croyant qu'il était un lâche, un déserteur, et qu'il avait abandonné, sous les coups de ses adversaires, ses frères de lances et de boucliers.

Enfin je le vois dans des cendres des villes consumées, dans des ruines de colonnes et d'arcs effondrés, et je le vois dans des sols pierreux, assis sur une roche mousseuse où il entonne, dans la paix du jour qui disparaît derrière les montagnes, pour lui seul, le refrain qu'il aime le mieux, tandis que les vagues portent au loin la douce harmonie nationale sur leurs modulations toujours renaissantes :

« Ô Canada, mon pays, mes amours ».

Ayant vu la majesté du soleil oriental sous tous ses aspects et la fange des mosquées transgressées, il loue, maintenant, à quelques milles de Capharnaüm, pour les pèlerins venus d'outre-mer, de vieux chameaux gourmeux et impropres aux longues randonnées à travers les sables mouvants.

Les olives ont mûri et ont été cueillies trois fois depuis qu'il exerce son nouveau métier et qu'il vit du fruit que lui rapporte sa caravane. Il se tient tout le jour devant sa cambuse improvisée, et les bêtes aux larges pieds et au dos montagneux viennent docilement manger dans ses mains une nourriture que les natifs qualifient en leur langue du nom de « chask chask », quatre chameaux mastiquent jusqu'à la tombée de la noire nuit. Il se croit riche et il se propose qu'avec l'argent que lui procurera le prochain pèlerinage en Terre-Sainte, il pourra ajouter deux crèches à fourrage où trouveront leur subsistance deux nouveaux marcheurs infatigables du désert.

Celui qui grossit le plus son budget mince est un jeune architecte qui lui donne, après chaque promenade, un pourboire sensible, il est vrai, mais qui, à la longue, rend pesants comme du plomb les goussets du propriétaire. Ce disciple de Dédale adore les tempêtes de sable fin et il raffole de dresser sa tente sous les cuisants soleils qui lui brunissent la peau. Il entretient son conducteur de toutes les étapes de sa vie, sans même en oublier aucune, ne manquant pas de

broder avec des soies très orgueilleuses le décor de ses exploits.

Beau parleur et habile vendeur, les dames se trouvaient fort aises en sa compagnie.

Fils d'un maître du négoce qui, pendant la grande guerre, par la fabrication d'obus et de projectiles de toute sorte, avait ajouté à son compte de banque une suite de dollars presque incalculable, il était venu, après de brillantes études collégiales et universitaires à Paris, depuis plus de huit retours d'hiver, pour gravir, sous l'œil des grands maîtres, les échelons qui conduisent à l'apogée de l'art. Il avait visité et observé de très près les plus grands chefs-d'œuvre architecturaux y compris les palais de Venise, les cathédrales de Cologne et de Reims, jusqu'au Colisée qu'il avait reconstruit en imagination et dont il avait établi une réduction en miniature.

L'avenir lui prédisait une carrière brillante, et l'Orient avait détruit ses villes, afin de lui faire une route droite pour rejoindre les plus hautes montagnes. Et par ce chemin battu que ses pieds

seuls fouleraient, il voulait rejoindre le mont célèbre d'Ararat où, jadis, l'arche s'était arrêtée comme pour regarder le monde et l'avertir que les cieux avaient fermé leurs écluses. Pour ériger, avec des mains de mortels et une architecture surnaturelle dont il se croyait doué, un paradis terrestre où les femmes accoucheraient des serpents qui de leurs morsures venimeuses donneraient la mort aux hommes pour qu'elles puissent se livrer aux vices et aux immondicités qui caractérisaient les villes de Sodome et de Gomorrhe.

Il érigerait, dans cette ville où tout toucherait à la perfection, des temples de marbre jaune, où l'or, en guise de mortier, ferait ressortir les joints tirés avec des truelles d'argent et dont les pierres tombales auraient été travaillées en secret dans des précipices et que des chevaux fringants, rejetant le feu par les naseaux, amèneraient au lieu destiné. Et dans ces amoncellements de pierres travaillées jalousement, où le génie les tiendrait en équilibre, l'on tresserait, en porcelaine cuite dans la chaleur d'immenses fourneaux, des statues où la femme serait sur un

piédestal et où l'homme serait la bête de somme. Il y aurait, sur un nuage de cristal, une épouse qui resterait grosse éternellement, parce qu'elle aurait voulu cacher dans sa demeure un homme qui trônait dans son cœur, et auquel ses autres compagnes du sexe faible auraient donné le trépas à la suite de nombreuses mutilations, pour que règne le droit d'égalité, non celui que l'auteur des confessions à jamais éternelles voulait établir chez l'homme, mais le droit qu'elles considéraient comme celui d'égalité dans les plaisirs charnels.

Un chemin broussailleux et épineux conduirait à un dôme, dit de la mort, et fait de caillots de sang où l'on immolerait les enfants des dernières couches, selon la nouvelle loi passée et signée par sept plumes d'aigles, pour que le jour où le néant dernier sèmera sur la terre une immense prairie d'herbe verte et qu'un seul vent qui mugira, toujours, jamais, fera onduler, elles pourront dire et graver dans le vide des vides que le mot rien ne pourrait décrire :

« Nous, les femmes, avons arrêté l'âge des

temps là où un Dieu ne l'avait point prévu, et avons engendré des tombeaux là où l'on réclamait des berceaux. »

Enfin, aux confins de la ville de rêve, l'on préparerait un immense parterre qui serait entièrement réservé à la culture des choux que des jardiniers savants rendraient gros comme de jeunes sapins, et au milieu de cette terre féconde et rendue grasse par la bave des crapauds et des vers, il y aurait une trappe secrète, recouverte de plants de carottes, qui conduirait dans un autre lieu-dit de l'enfer de l'homme.

Là, pour un terme sans fin, les femmes accableraient les hommes de toutes sortes de maux. Mais un jour, voici qu'un homme, se rebellant contre tous, ferait renaître le droit de la force. C'était évidemment le rôle que rêvait et devait jouer notre jeune traceur de plans et de devis.

Alors, sans plus tarder, on s'emparerait de la ville, obligeant les épouses à reprendre leurs travaux de nourrice et le lavage de leurs casseroles, leur faisant observer que tout leur

amour serait entièrement pour leur mari et non pour les débauches et la ruine des peuples que suscite l'homosexualité. Et qu'elles devront, comme par le passé, bercer sur leurs genoux, en filant de la laine de brebis, des bambins et des jumelles, fruits de l'œuvre de chair permise. Et qu'à leur tour ceux-ci puissent aussi, quand l'âge les aura rendus sensibles, peupler le royaume commencé par Adam et Ève, pour que l'agonisant du Golgotha leur fasse clémence et qu'il fasse pousser les rameaux d'oliviers en forme de lettres alphabétiques, pour que les humains puissent de génération en génération, comme en un évangile aux pages éternelles, lire ces mots : les feuilles de ces arbres sont belles et saines autant que les habitants de ces villes qui étalent leurs clochers sous vos yeux parce que leur sève a coulé dans les réservoirs de l'innocence et qu'elles se multiplieront par la décomposition de leurs feuilles qui suscitera toute une autre forêt qui fournira plus d'olives que les eaux renferment de secrets.

Mais toutes ces belles promesses ne dureraient pas bien des aurores, et l'homme poserait des

crêpes aux demeures de toutes les femmes et, faute de rejets, la vieillese clouant des planches sur les cercueils, enterrerait bientôt tout ce continent.

Et l'herbe de l'immense prairie continuerait de pousser partout et le vent mugirait toujours dans sa rage : « Toujours, jamais. »

De même notre jeune licencié n'avait pas suivi tous les conseils et les délicatesses que réclamait l'art enseigné dans les grandes salles d'étude où l'on se sert de visières pour se protéger les yeux contre la clarté artificielle. Et à la suite d'entreprises et de contrats qu'il n'avait pas su mener à bonne fin, il s'était vu saisir ce qu'il avait de plus cher : son atelier de travail, ses crayons et ses compas.

Il s'était vu obligé de prendre dans les faubourgs mal éclairés de la ville lumière, un modeste emploi chez un tailleur de second ordre où il se faisait des blessures aux doigts avec les aiguilles qu'il ne savait pas manier très bien et qui lui fournissaient un médiocre salaire qui ne suffisait qu'à étouffer la soif des créanciers et à

solder les frais du loyer de son humble et sale appartement.

Ensuite, le temps de la dépression venant de loin pour saluer les peuples, accompagné de sa sœur la disette, il avait dû abandonner son travail où un seul être pouvait trouver l'achat des denrées qui le soutiendraient et il a vécu dans la débauche, volant un repas çà et là, jusqu'à ce qu'une mondaine riche, affamée de caresses, l'emmena dans cet endroit où Jésus avait foulé le sol de ses pieds nus.

Et là, l'argent étant revenu par les nombreux emplois que lui avait fait avoir sa nouvelle cliente, il s'était fait une réputation enviable dans un pays où en ne connaissait aucunement son passé.

Il avait connu, dans cette Capharnaüm, une jeune fille innocente qui avait été beaucoup chargée d'amis à bonne heure dans sa jeunesse et qui n'en avait aimé aucun, non plus que le nouveau prétendant, mais que ses parents considéraient à un haut degré à cause de la forte dot qu'il apporterait à l'union et il avait orné le

doigt de celle qu'il prétendait conduire un jour à l'autel d'un diamant superbe, en un mot un de ceux que Cléopâtre aimait à se voir parée quand elle se présentait dans toute sa pompe et sa grandeur à ses sujets qui la craignaient.

Mais pour comble de malheur pour notre débauché, la jeune brebis que les parents avides de gain voulaient vendre au loup, oublia, avec une très grande sincérité, de se rendre au riche banquet des fiançailles et il s'en était suivi pour la petite des coups mêmes et des injures sans nombre de ses parents inhumains. Eux, simples vendeurs salariés, étaient venus échouer par hasard dans la terre de Judas, la compagnie leur ayant donné ordre d'y aller établir de nouvelles branches commerciales.

Des deux époux, la mère me paraissait la plus grossière. Elle avait les membres et les mains de celles qui ont passé leur jeunesse à retourner, avec des fourches énormes, des récoltes baignées par les pluies sur les champs. Elle n'avait pour ainsi dire, dans sa personne, qu'un lorgnon qui lui donnait un air de société qu'elle enviait tant.

N'aimant point les douces vibrations de la musique, et étant un cœur ignorant les sentiments tendres, elle avait conduit au niveau de la brute et de l'insensé son mari très bon et sentimental à l'extrême et qui, lui, était de réelle société.

Chaque soir c'était une fête sans pareille à la villa des Rabidoux, tels se nommaient-ils. Des vins qui tourmentaient l'esprit donnaient à l'amoureux dénaturé une audace honteuse qu'il n'avait pu jamais réussir. Ces parents hypocrites qui n'avaient pas craint, alors que leur enfant était en bas âge et incapable de comprendre ce à quoi l'on voulait qu'elle s'immolât, lui avaient ravi de fortes sommes d'argent, soustraites d'une succession, et on avait même fait mourir, sous la morsure et les déchirures des poisons, un grand-père à qui il ne restait que quelques trois cents jours à se lever encore, et ce, afin de grossir et de jouir en paix de leur part de ce gain gagné si facilement.

Même sans beaucoup d'argent, les Rabidoux tant à cause des nombreuses réunions qu'ils donnaient, tant à cause de la perte de leur nom,

qui s'accroissait de jour en jour, tant à cause des nombreuses banqueroutes qui étaient résultées de leurs industries où l'on vendait le larcin et où la malhonnêteté faisait office de comptable, voulaient, néanmoins, par un mariage où l'or scellerait les baisers, jouirent de tous les plaisirs que donnent la vie de luxure et les grands amusements du siècle.

Mais le destin, le terrible destin n'avait pas encore mis le dernier mot à la conversation, n'avait pas écrit la dernière phrase au livre de vie des Rabidoux, destin effroyable en même temps qu'aimable, ce que tu dictes ne peut être par aucun être vivant changé, destin sympathique qui aide quelquefois les malheureux.

Oui il est un mot qui n'apparaît pas dans les saintes écritures et qui est incrusté dans l'invisibilité. C'est un mot qui planera dans les espaces tant que l'herbe des champs se renouvellera, tant que les eaux abriteront des monstres, tant que les tiges feront éclore des fleurs, tant que les brebis paîtront dans les vallées sombres et froides que ramène l'automne, tant

qu'il y aura une force surnaturelle et invisible qui fera pousser les cheveux sur les têtes des hommes et les longs poils sur le dos des animaux à fourrure, tant qu'il y aura des abeilles qui butineront sur les calices floraux, tant que les blés se décomposeront dans le mystère de la terre, tant que les fusillades se répercuteront par les vents au-delà des champs de bataille, des fleuves de sang, et des tombeaux qui poursuivront de leur marche intrépide les guerriers pour livrer leurs os à la calcination et leur chair et leur cœur à la pâture des vers et des autres habitants qui peuplent la surface solide, tant qu'il y aura des vaches qui viendront dormir, le soir, sous le feuillage et l'ombre que procurent les grands ormes, tant qu'il y aura dans les régions glacées des esquimaux qui construiront des huttes de neige pour se garder contre le froid pénétrant, et qui se nourriront de la graisse des baleines et qu'ils poursuivront pour le harponner le phoque qui remonte les eaux, tant qu'il y aura des cloches pour coucher les vivants, et des trompettes pour ressusciter le genre humain à l'orée de la lisière céleste, le grand mot du destin sera encore le

dernier signataire au livre pour conclure le pacte divin et destructeur de ce qu'on appelait autrefois, avec orgueil, un monde.

Et ce même destin, encore une fois de plus dans ses annales, a enseveli une autre certitude.

Les Rabidoux, pour remettre en santé et dans son humeur habituelle leur fille, qui venait d'ajouter une série de quatre saisons à ses dix-sept printemps, se décidèrent de l'envoyer passer des vacances de quelques semaines en dehors de la ville qui la fatiguait beaucoup et pour lui donner à réfléchir sur les possibilités du mariage qu'ils espéraient conclure.

Par un après-midi sans soleil, et par un ciel rempli de nuages le faisant ressembler à l'écume des vagues sur l'immensité bleue, la pâle enfant, qu'on voulait vendre, débarqua dans un petit village de la banlieue, non loin de mon petit commerce. Elle était venue là, la pauvre déçue, dans l'abominable intention de se livrer au premier jeune homme qui l'aborderait et pour faire la bombe en compagnie de hasardeux délinquants.

Et elle prit une chambre des mieux fournies dans un hôtel central.

J'avais, dans ce même bourg où la sentimentale citadine avait établi son gîte, pour ami, un littérateur de premier ordre où je passais d'agréables heures au milieu des anciens prosateurs et des assembleurs de vers lyriques. Et quand terminées, les rudes journées à travers les sables chauds et les nombreux travaux intellectuels et manuels que jamais je ne transportais à demain, je l'allais consulter et soumettre à sa critique sévère, les poèmes ou plutôt les essais que j'avais rédigés, çà et là, dans mes haltes toujours très nombreuses au désert.

Car je faisais, depuis la tombée des derniers fruits, un peu de littérature.

Or, un soir que je m'étais livré aux habitudes coutumières, et qu'après le neuvième tour à l'horloge, je quittais mon compagnon de lecture, étant las de penser et d'être penché sur de vieilles pages poussiéreuses et jaunies par le père Temps, je me dirigeai, marchant entre deux fières rangées d'oliviers qui ressemblaient à des obélisques

rongés par les siècles et les millénaires, à cause de l'absence de Diane sur son trône et de sa cour étoilée, vers une salle de fort belle apparence, éclairée par de multiples lanternes jaunes, qui évoquaient l'image d'une armée de mouches à feux, où les belles dansaient au son des lyres et des violoncelles maures.

Ayant payé les frais que l'on exigeait pour franchir le seuil qui gardait l'appartement destiné aux danses, je m'en suis allé m'asseoir au milieu des autres qui avaient pris place sur des banquettes et la tête dans mes mains, insouciant, sans m'occuper du groupe, je songeais à ce que m'amènerait la prochaine heure.

Soudain, ayant levé les yeux, j'aperçus une délicieuse petit bonne femme qui se balançait avec un de mes meilleurs amis sous les accords d'une valse entraînante.

Elle paraissait si jeune et si candide que je crus à l'instant que c'était une fillette qui avait trompé la vigilance de sa nourrice, et ma méprise eut été dérisoire à ce point, si je n'eus remarqué les modulations de son buste qui incarnait une

vierge. Les plus belles pièces de velours eurent certainement pâli devant l'éclat de ses grands yeux où se reflétait tout un monde de mystères et qui auraient fait se fermer les paupières des plus hardis. Des lèvres quelque peu rougies par les fards, d'où s'échappait la volupté, lui façonnaient une bouche si petite qu'auraient enviée les poupées des étalages somptueux. Et une chevelure de jais faisait un cadre à ce visage de madone que Léonard de Vinci se serait plu à peindre dans ses longues heures d'atelier, et qu'il aurait exposé parmi ses chefs-d'œuvre dans ses souterrains, dans lesquels il cachait aux sots et à ceux qui ne savent point apprécier les merveilleuses lignes et les courbes étonnantes et fantastiques qu'avait tracées son pinceau.

Et les minces tissus de soie, qui habillaient sa personne, cachaient des mystères que l'on n'enfouit point dans les profondeurs et que nulle peinture ni plume ne pourra jamais, quelle que soit sa grandeur, décrire.

Les dernières notes servirent de réveille-matin à mon rêve et je la vis regagner son siège avec

une grâce exquise. Mais j'en voulais très fortement à mon plus fidèle associé d'avoir possédé d'une manière, restreinte toutefois, cette si noble créature.

Quand elle levait les prunelles pour regarder quelqu'un, il me semblait par leur limpidité que c'étaient elles qui avaient enfanté les cieux.

À la fin, n'y tenant plus, et brûlant du désir de la connaître, mes nerfs, dans une crise de détente, firent jouer les rouages de mon anatomie et occasionnèrent mon lever. À pas lents, pour ne point laisser croire qu'il y avait un peu d'empressement – et il y en avait tant –, mes pieds avancèrent dans sa direction. Sur présentation de celui qui avait l'objet de ma convoitise, je la promenai fiévreusement à travers la salle pendant que les violons déposaient sur la brise une plaintive romance. Elle s'est réjouie quand, après un court entretien, je lui fis connaître que j'étais un disciple d'Aristote et de Jean-Jacques.

Vers minuit, le pavillon était désert et en plus d'une autre jeune fille que j'accompagnais, car

celle que j'avais admirée n'était pas encore mienne, nous descendîmes, quatre ombres remuantes dans les ténèbres, la côte longue et tortueuse qui menait à sa pension. Je me suis livré, ce soir-là, à toutes sortes de badinages, et j'ai même lancé quelques paroles qui n'étaient pas très appropriées et j'ai aussi, par excès de bouffonnerie, promené la petite dans un carrosse destiné aux bébés.

Plaisirs sains, plaisirs de carrosses, plaisirs de couchants brumeux, vous êtes les plus beaux de ma vie. Les plaisirs ne sont pas, comme le prétendent les viveurs, dans la luxure exagérée et dans les méchancetés sans bornes qui dégénèrent des trop grandes adhésions aux vices impurs et immoraux, mais les vrais plaisirs sont ceux qu'enfantent les sains épanchements.

Sur le coup de deux heures, nous nous quittâmes avec promesses de retour. Dans le parcours conduisant vers mon troupeau de chameaux, quelques rares paroles furent échangées entre mon ami et moi.

Et dans la mer de sable, les sabots des lourdes

bêtes enfonçaient toujours lentement. Pendant la nuit qui suivit la rencontre, le sommeil fut absent de ma couche et j'ai grillé force cigarettes en attendant l'aurore. De temps à autre, je sortais pour voir passer une caravane attardée et ce n'est qu'à la fin, vers la cinquième heure, étant rendu à bout de force, que je suis parvenu à fermer mes paupières. J'ai dormi comme un homme ivre, sur un amas de foin vert, non loin d'autres remplies pour la prochaine croisière.

Belle enfant, sortie d'une union grossière, combien m'avez-vous hanté durant ces longs moments de rêves où l'on possède tout. Combien j'ai souhaité être avec toi pour marcher à tes côtés le chemin âpre de la vie. Combien de palais et de royaumes j'aurais refusés, en échange d'une petite chaumière où tu aurais pris place dans une chambre où un lit serait au milieu et à la droite un bureau en bois rond rempli de gros nœuds. J'aurais glorifié Dieu non comme le frère Paphnuce, qui le priait parce qu'il lui envoyait des choux énormes dans ses plates-bandes, mais parce qu'il m'aurait permis de gagner le pain et la farine qui te soutiendraient pendant ce séjour

terrestre.

Nulle autre femme n'aurait pris place dans mon cœur, et je t'aurais bâti un coquet emplacement où, chaque année, les poussins de nos basses-cours seraient venus manger des miettes de pain dans les mains de nos petits-enfants. Et quand la mort serait venue frapper à ta porte, je t'aurais construit un cercueil en érable très dur de mon pays et j'aurais fait encercler ton corps de bandelettes parfumées, pour que la destruction ne soit pas de ton corps.

Combien doux et crédules sont les rêves, combien amer est le réveil.

Mes occupations terminées avant le soleil de midi, je m'en suis allé la chercher, accompagné encore de mon ami bien entendu, et nous avons pris un chemin tortueux qui conduisait à une montagne de sable.

Le temps était chaud comme la fournaise où l'on voulait faire brûler les Hébreux qui avaient à leur tête Daniel. Moi, j'accompagnais toujours la même jeune fille que le couchant précédent, mais je m'étais bien promis qu'à la première occasion

je fausserais compagnie et à mon compagnon et à ma compagne que je n'estimais pas à un très haut degré et qui était très laide.

Rendu au pied de l'élévation de sable, par une feinte habile, je la fis trébucher et je l'ai relevée avec un empressement et une joie au-dessus de toute nature. Ninon et moi, Tinoiros, car je voulais vous cacher son nom jusqu'ici, après avoir gravi le reste de la pente sablonneuse, avons glissé tout le jour, elle, dans mes jambes, et moi faisant office de gouvernail.

C'en était fait de mon ami. Il était à jamais effacé dans le livre de la noire aimante et aussi nous n'en parlerons plus. Comme d'un arbre, après que la cognée l'a détruit, il ne reste que le tronc, de même pour lui il n'existera plus que par le souvenir.

Plus loin, il y avait un petit bois où, ayant pris place dans mes bras robustes, je l'ai promenée à travers la verdure. De temps à autre, je l'asseyais sur des souches minuscules, pour la relever après un bref délai, avec la même aisance.

Et j'ai, dans cette journée ensoleillée, essayé

de rejoindre, par toutes sortes de détours, le sentier de ses lèvres, mais elle m'a toujours fait tromper cruellement de chemin.

Pour le lendemain, j'avais conçu un tout autre programme. Je connaissais, à quelque distance de mon caravansérail, un gentil petit ruisseau qui dormait dans la solitude de deux vallons boisés.

C'était un cours de rêve, qui avait vu se dérouler bien des idylles superbes et qui avait apporté dans l'oubli de ses eaux courantes bien des paroles futiles et inconstantes que se murmuraient les amoureux après la tombée des brumes.

C'était un ruisseau, un de ceux que l'on ne trouve pas en tout lieu et qui n'allait pas comme le commun des mortels répandre au centuple ce qu'il avait vu et entendu.

C'était, en un mot, un ruisseau unique. C'était un ruisseau comme en parlent les légendes. C'était un ruisseau où croissaient, sur les bords, des fleurs plus blanches que les lys qui grandissent dans des endroits cachés et exempts de toute saleté qui pourrait nuire à la sauvegarde

de leur robe immaculée. Il était vieux ce ruisseau, et sa source devait être céleste. Il avait nourri dans ses eaux limpides et claires mille générations de poissons.

Son manteau de cristal que déchiraient quelques roches semblait courir sans relâche vers l'horizon, comme pour rejoindre un inconnu qui se sauvait sans cesse et qu'il en voulait revêtir.

Et il roulait toujours ses eaux, sous l'ombre des grands arbres.

Donc, ce matin-là, après le lever de l'aurore, nous étions partis, une autre jeune dame de la pension, Ninon et moi, dans l'intention de nous rendre au cher ruisseau. Plusieurs pentes abruptes nous ont fait courir malgré nous et ma joie était bien sincère quand il me fallait aider Ninon à escalader une clôture, à la sentir si près de moi dans mes bras, pendant que nos deux cœurs battaient à l'unisson. Sur une roche plate, assez élevée pour que nos pieds ne soient pas mouillés, nous nous sommes assis, Ninon, près de moi, sa tête entre mes bras. Mais tout en était encore resté là et la seule satisfaction que tous trois avons

éprouvée avait été de contempler la nature dans les prémices du jour.

Elles étaient nombreuses les clôtures, car nous les avons escaladées encore une fois sur notre retour à la pension.

Dans l'après-midi qui suivit, nous sommes revenus seuls cette fois. Elle avait apporté ses accessoires de dessin, et moi, avant de partir, ma main avait fouillé dans mon humble bibliothèque et s'était munie d'un livre.

Sur la même roche, nous nous assîmes dans la même position.

C'était un milieu d'un jour exceptionnel. Les oiseaux, en concert, psalmodiaient de nouvelles romances. Tout était calme à part cela, c'était la solitude de deux êtres qui ne parlent pas. C'était le calme parfait où l'âme noble s'enivre de beautés. C'était le moment, où celui qui est ami du beau comprend et apprécie le mieux le chef-d'œuvre de la nature. C'était un temps où un coin du ciel penchait sur la terre de Cham et de Japhet.

Et l'onde, en passant, léchait le bord des

pierres moussieuses.

Point de lecture nous avons faite, et, bientôt, sur son front serein et d'une majesté de vierge, mes lèvres passionnées et brûlantes laissèrent une empreinte dont elle ne pourra jamais effacer la trace, et, sans effort, dans ce bonheur sans mélange, les deux orchidées de nos bouches baisèrent réciproquement leur corolle.

Et l'onde, en passant, léchait les bords des pierres moussieuses.

Revenus de notre faiblesse, je la regardai tendrement. Son teint était pâle et elle respirait à peine. On voyait dans ce visage sentimental, qu'elle en était aux premières douceurs, et je n'ai soufflé mot pendant cette heure solennelle où seul le cœur vit. Une autre heure, et une troisième s'est ajoutée au nombre déjà formé et bientôt la chaude brise provenant du désert très loin éveilla, dans les minuscules bosquets d'alentours plantés de rangées de pinède, les chœurs nombreux qui forment la musique des soirs de rêverie. Au loin, à l'horizon, dans le confus du soir commençant, un vieux moulin dressait au-dessus des eaux ses

murs bâtis depuis bien des levers de l'astre roi et qui était maintenant abandonné. Deux de ses énormes bras qui avaient battu tant de grands vents étaient tombés pleins de vétusté dans la glaise qui trempe ses assises. La rouille s'était emparée des rouages qui mettaient en marche les meules lourdes lesquelles broyaient les récoltes, et des trous béants pratiqués dans les sacs par les rats laissaient tomber par terre un peu de leur contenu que recueillaient au passage les bêtes errantes.

Sous l'œil de la lune, nous avons ramassé nos cahiers et nos plumes qui n'avaient pas fait, hélas, un grand travail et, ayant repris le chemin où les clôtures fourmillaient, nos ombres se sont dirigées en vue de la pension.

Et l'onde, en passant, léchait toujours, dans le ruisseau, le bord des pierres mousseuses.

Quatorze fois, la roche du sinueux ruisseau nous a servi de siège sur son dos dur et velouté que la mousse lui prêtait et quatorze fois notre amour s'est accru au sein d'épanchements sans pareils et mystiques.

Comme toutes les autres choses qui finissent sur cette terre, bientôt vint le temps de boucler les malles pour s'enfuir vers la ville. Lors du dernier entretien, une fraîcheur caressa mes lèvres lorsque je m'approchai de ses joues pour la baiser. C'en était fait, la petite fille qui se nommait Ninon m'aimait. Rien de surprenant à ce que ses yeux laissaient échapper tant de perles blanches quand pour la dernière fois nos lèvres se rencontrèrent.

Le monstre de fer s'est éloigné lourd sur les rails toujours égales, et le cœur battant d'émotion, les tempes sous une froide sueur, dans un épais fourré, loin de tout regard ami, je me suis étendu pour pleurer, ayant à ma droite le lichen qui courait dans les branches fortes, et à ma gauche les deux lignes de fer sur lesquelles s'enfuyaient mon rêve et toute ma vie.

Qu'il est amer, lorsqu'assis sur un talus où poussent des herbes et des fleurs dont on ignore les noms, de lancer devant soi des petit cailloux pour chasser l'ennui et l'amertume du cœur.

Elle s'en allait vers la ville, cette aimante qui

avait été mon Dieu depuis quinze lunes. Elle s'en allait, brisant ma vie et apportant mon cœur, moi qui avais déjà si souffert de tout. Mais qu'est-ce que peut faire à un malheureux une simple cicatrice quand elle tombe sur un lit préparé où mille autres avaient auparavant établi leur domaine ? Elle le blessait, sans le savoir, la pauvre petite, lui qui avait subi tant d'affronts depuis le jour où il était débarqué en gare de la terre.

Il ne me reste qu'un portrait de ma belle Ninon, aux lourdes boucles noires et aux yeux plus sombres que les ténèbres, lequel je contemple tandis qu'elle s'éloigne. Elle aussi, peut-être, pleure. Pauvre photographie, vous-même vous allez disparaître, car sous mon chagrin vous ressemblez plutôt à un papier quelconque mouillé et qui n'attend qu'un faux mouvement pour l'anéantir. Oui, portrait qui renfermez tout un monde, une vie, une aimée, vous disparaîtrez vous aussi, comme les blés mûrs qui ornent les champs d'une semence d'or, et qui disparaissent à leur tour pour faire place aux guérets, aux labours et au froid manteau dont

se couvre la saison qui chasse vers d'autres pays les oiseaux qui sérénadent le soir dans les grands bois, lorsque le soleil a fait grossir les fleuves et les rivières au détriment des flocons entassés.

Ceux qui auraient prêté attention, en passant par le sentier qui mène à la fontaine où se rendent, le jour mourant, les conducteurs pour étancher la soif de leurs bêtes, m'auraient surpris dans une détresse difficile à décrire, mais qui ressemblait parfaitement à celle qu'éprouvent ceux qui ont perdu pour toujours celle qui leur avait juré un éternel amour.

Tel un pèlerin qui n'en peut plus après de longues excursions, je me suis laissé choir sous un palmier aux larges feuilles et là, la tête fiévreuse et hanté de toutes sortes de noires idées, j'ai attendu en silence que Morphée, qui devait s'attarder dans les villes où l'on ferme le commutateur très tard, vienne par la campagne, et ferme sur sa route ma paupière, pour me laisser jouir au moins de la joie qu'apporte l'inconscience.

Et l'onde, en passant, léchait toujours, dans le

ruisseau lointain, le bord des pierres mousseuses et semblait chanter : « Ta mère, pauvre Canadien errant, est morte déjà depuis quelques mois, toujours t’attendant. Mais tu n’es jamais revenu. Elle est disparue du regard des mortels, avec toi pour sa dernière pensée, et la phrase qu’elle t’avait apprise et que tu sais si bien encore chanter et redire :

« Ô Canada, mon pays, mes amours. »

Il est, dans la vie, chers lecteurs, de bien cruelles déceptions, celles de perdre les deux soutiens de sa vie, perdre tout ce qu’on a de plus cher ici-bas, perdre son argent même, et pour le cultivateur reculé au loin des villes où il ne voit rarement quelqu’un, perdre son meilleur cheval, ou sa récolte qui fut chauffée sur les champs, avant qu’il ait pu la remiser en un lieu sûr. Tout cela est partiel et avec les jours qui s’accumulent si rapidement, hélas ! l’oubli vient bientôt mettre un terme aux plus profonds chagrins et planter des végétations dans les terrains qui avaient autrefois été baignés par les pleurs et les sueurs. Au coin du feu, l’hiver, on en parle rarement

comme pour montrer que jamais rien n'avait été de tout cela.

Mais il est en même temps, chers lecteurs, des souvenirs qui ne s'effacent pas si facilement et qui ne sombrent pas du jour au lendemain à mesure que l'enfant traditionnel succède au vieillard dans la demeure des âges. Il est de ces souvenirs qui font saigner le cœur, sans que les paupières en soient en quelque sorte affectées.

Quand la nuit qui ramène les ombres sur la planète nous laisse seul dans notre mansarde ou notre château, les yeux baignés d'amères larmes, l'on évoque le passé qui revient toujours à la charge comme pour tourmenter davantage ses victimes, à la lueur de la chandelle qui se consume à vue d'œil ou des candélabres énormes et massifs chargés de cierges nombreux.

Ce sont là les chagrins de l'amour, chagrins de soirs bleus d'été, chagrins de soirs gris d'automne, et de crépuscules froids qui tordent les branches des grands saules, chagrins qui ne reviendront plus, mais qui ont laissé leurs marques profondes, chagrins de routes balisées

de genêts et de fougères toisonnées, chagrins de périodes sans veilleuse au firmament qui nous donnaient la bienfaisante obligation de nous tenir près de celle que l'on adorait, afin de ne point perdre le chemin que, pourtant, l'on connaissait bien, l'ayant refait si souvent, chagrins de voir celle qu'on aimait rendre le dernier souffle, chagrins de séparation quand pour toujours il nous a fallu la quitter et vivre loin d'elle, ne point partager avec elle les doux instants, à cause de ses parents qui ne vous regardaient pas du même œil, à cause de votre état de fortune.

Chagrins d'amour, vous ne mourrez qu'avec l'anéantissement de la tombe.

Mais toi chère Ninon, toi à qui j'ai donné mon cœur, toi pour qui je refuserai le ciel et irai souffrir dans les enfers, au moins accorde-moi le plaisir de te voir heureuse sur cette terre et donne-moi l'honneur de ton regard de temps à autre. Ils pourront nous séparer en cette existence terrestre, ô toi, que j'aimais sans égale, ils pourront me montrer la porte comme étant la meilleure chose qu'il me reste à faire, ils

pourront, dans leur orgueil honteux, me cracher à la figure d'exercer le métier de notre père Joseph, d'être un vulgaire poète sans œuvres, ce que je les obligerai à rétracter, mais je te posséderai dans l'au-delà et je t'assoirai à ma droite comme Jésus le fait de sa Mère.

Sept crépuscules avaient cherché refuge derrière les montagnes, et mon cœur plus que mes yeux sentaient le besoin de la revoir.

À la tombée des dernières lueurs célestes, sous une pluie fine et un temps brumeux, le prix de mes bêtes à deux bosses dans mon sac, je suis parti par le chemin de la fontaine, dans la direction de la ville qu'elle habitait.

Bientôt les champs de hauts genêts furent loin derrière moi. Le monstre de fer dévorait les rails avec une rapidité étonnante. Qu'il est doux de voler ainsi vers celle qu'on aime et combien dans ces instants nous sont indifférents les autres voyageurs qui partagent le même compartiment. Que faisait-elle à cette heure ? En attendait-elle un autre, ne sachant point ma venue ? Ou sa mère, comme à l'ordinaire, avait-elle pris pour

elle un nouvel engagement ? Ou bien, avaient-ils choisi cette soirée-là pour présenter à leur fille un monarque ou un prince cousu d'or avec des saphirs aux doigts et des souliers en peau très rare ?

Le temps n'était pas encore arrivé pour moi de savoir.

La gare était sombre, quand je posai le pied sur le ciment de la plate-forme servant de débarcadère à la longue maison roulante. Et à la neuvième heure, chez elle, la cloche en fer battu retentit de trois coups égaux. Par hasard spécial c'est elle qui fut destinée à me répondre.

La surprise fut grande pour Ninon, et dans le somptueux salon elle me fit pénétrer.

Mais les Rabidoux me connaissaient bien plus que je ne le pensais et étaient parfaitement au courant de tout ce que j'avais fait et dans quelle condition financière je me trouvais. Aussi, il ne pouvait se trouver qu'un refus à la permission de sortir. À chaque fois que je lui rendais visite, c'étaient des discussions longues comme la grande muraille de Chine que la jeune fille avait à

subir le lendemain.

Et toujours j'exerçais, faute d'autre fonction, le métier de l'époux de la fille d'Anne et de Zacharie.

Pendant plus d'une demi-année, je la fréquentai assidûment. La pauvre Ninon, qui m'aimait plus que tout au monde, avait pour cela renvoyé ses anciens prétendants que moi je qualifiais d'amoureux à gages. Aussi les Rabidoux, qui voyaient la tâche plus difficile et désespérée et qu'ils allaient perdre leur enfant sans retirer, à cause de ma pauvreté, la somme qu'ils appréhendaient tant, se décidèrent par toutes sortes de moyens d'en finir.

Promesses, provocations, tout échoua. Un deuxième jour de semaine, à l'heure du rendez-vous habituel, la cloche de fer battu retentit de trois coups plus que jamais égaux. Pour toute réponse, quand après avoir fait deux pas dans la maison, j'entendis un coup de feu. Je me précipitai vers la chambrette, Ninon, l'amour de toute ma vie, était tombée à la renverse sur son lit, baignant dans son sang, le front transpercé

d'une balle meurtrière.

Plus prompt que l'éclair et que l'électricité qui court dans les fils de villes en villes et de villages en villages, je saisis un pistolet que toujours je tenais sur moi et que cette journée-là j'avais huilé à neuf. Je ne sais quel pressentiment m'avait poussé à le faire. Je chassai de la terre et le père, et la mère, et les deux autres enfants qui formaient le reste de la famille.

Sur l'oreiller rouge maintenant, reposait la tête immobile de ma Ninon, aux longs cheveux de jais. Je l'ai contemplée jusqu'à la nuit qui vient rapidement et l'ayant chargée sur mes épaules tout comme on l'aurait fait d'un paquet je suis sorti de la ville pour me diriger vers la campagne que j'avais quittée depuis un semestre et trois jours.

Tard dans la nuit, je suis arrivé à destination par le sentier de la fontaine.

Derrière le caravansérail qui, jadis, était mien, j'ai creusé une fosse où j'ai déposé mes dernières espérances et enfin toute ma vie. Avant de jeter sur ma Ninon le voile de l'éternité avec ma pelle,

je me suis penché sur elle pour baiser son front et quand je me suis relevé, la bouche ensanglantée, la nuit avait pâli croyant voir un maniaque.

Sur une petite croix faite de deux branches superposées, j'ai gravé à l'aide d'un canif :

Ninon, je ne te dis pas adieu.

Bientôt je serai avec toi aux cieux.

En un clin d'œil, l'affaire fut mise à clair et la voix de la prudence me fit savoir qu'il n'était pas bon pour un meurtrier de demeurer près du lieu du carnage.

Et deux jours après, par les champs de hauts genêts, et par le sentier de la fontaine, je disparus.

La Patrie

*C'est un beau pays que le
Canada, c'est un pays de
guérets, et de familles
nombreuses.*

La Patrie, chers lecteurs, ce n'est pas seulement le pays qui nous vit naître, ce n'est pas le lieu où l'on a été baptisé, ni l'endroit où l'on a enterré ses vieux parents lorsque la mort les a ensevelis pour toujours. La Patrie, c'est le cœur, c'est toute la terre.

La Patrie, c'est une chaumière en bois non équarri, où vit à l'intérieur une joyeuse marmaille.

La Patrie, c'est l'humble sanctuaire au haut de la côte avec des bancs grossiers, don des cultivateurs d'alentour.

La Patrie, c'est un chemin d'hiver qui court à

travers la campagne et qui raccourcit le chemin d'été ou chemin du roi.

La Patrie, c'est la longue rangée de peupliers verts qui sépare l'église du presbytère.

La Patrie ce sont les innombrables cerisiers où l'on cueille les cerises d'automne.

La Patrie, ce sont les lourds traîneaux dont l'on se sert pour la guignolée et les fourberies du mardi-gras.

La Patrie, c'est la grande huche rouge des ancêtres où l'on garde les aliments.

La Patrie, ce sont les fraises et les framboises que l'on mange en famille, mêlées à la crème épaisse du pays.

La Patrie, c'est le rouet antique qui file sans se lasser.

La Patrie, c'est la grise attelée au berlot.

La Patrie, ce sont les enfants qui vont nu-pieds à l'école, par des chemins rocailleux et des sentiers de terre neuve.

La Patrie, ce sont les chantiers, et le flottage

des billots.

La Patrie, c'est le cimetière natal où la fougère
pousse haute entre les tombes.

La Patrie, c'est rien.

Sixième partie

Le retour au pays des ancêtres

*Au cimetière, nous
nous retrouverons tous.*

C'est un soir, il fait chaud.

Du bout de la route poussiéreuse qu'enfante l'horizon, une ombre jette des points noirs sur les vastes champs de marguerites.

C'est le fuyard qui revient.

Il ressemble à ces gueux qui s'en vont de province en province toujours vieillissant, toujours courant vers le trépas. Sa barbe inculte a poussé longue et la saleté de son visage se confond avec son teint terreux. Il avance toujours avec le soir.

La lune, au firmament, se fait plus brillante que d'habitude, mais le village des Trois-Coteaux est quand même triste. Les rangs peuplés de camps en bois rond sont maintenant derrière lui, les champs où il se livrait à la cueillette des fraises et des framboises et le verger immense des

Rollin, où, en compagnie d'autres marauds, il volait des pommes rouges tachetées de vert là où le soleil faisait paresse. Il revoyait la montée des Sept-Sœurs, où il tendait des collets afin de surprendre les rusés lièvres, et la battue des Lafleur, où il abattait des perdrix de deux livres et sept onces.

Il avance toujours avec le soir.

Rendu près de la demeure des Campeau, il reconnaît la porte peinte rouge vif, l'ancienne clôture surmontée d'un ferment barbelé avec lequel il créait des cellules sans portes à ses pantalons lorsqu'il voulait sauter l'autre côté et casser des roses pour en faire un bouquet à la maîtresse du rang. Les Campeau ne l'ont pas reconnu à l'abord, il lui a fallu leur dire son nom. Bien changé et bien vieux ils l'ont trouvé, malgré son âge. L'ayant informé de la mort de sa mère, il refusa un potage qu'on lui avait servi et il sortit pour pleurer.

Et tandis qu'il pleurait, il avançait toujours avec le soir.

La coquette maison qui avait successivement

vu mourir et son père et sa mère était restée là, abandonnée. Personne n'a voulu l'acheter à cause de toutes les calamités qui avaient pesé sur son toit et on l'appelait : « La demeure maudite ». La porte est enfoncée, et l'araignée a tissé un voile épais dans le vide laissé.

Et les lierres qui ont poussé hauts, comme un cancer, se ramifient sur le toit. Toute sa vie, il l'a vécu en une minute, à genoux dans la fougère du jardin, après un dernier regard sur le champ du souvenir, sur la maison de souvenance qui avait été le berceau des douleurs et des joies.

Et il avance toujours avec le soir.

Tinoiros marche maintenant dans le sentier qui mène au champ du repos. La vieille porte noire, à deux battants, s'est ouverte encore une fois de plus, et sur la tombe de sa maman, il s'est agenouillé.

Le silence était grand et céleste dans l'humble cimetière des Trois-Coteaux.

Un sifflement a couru dans l'air, la justice qui l'avait poursuivi jusque chez lui avait fait son

œuvre.

Sa tête est tombée, lourde, sur le sol aride et inculte. Le sang de sa blessure, en coulant sur l'argile molle, a tracé en lettres de réparation et de consolation les vers du poète :

*Ne pleurez pas, ma mère,
Mon sort est trop heureux.
Je n'ai quitté la terre,
Que pour voler aux cieux.*

Numérisation : Jean-Louis Lessard.

Cet ouvrage est le 507^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.